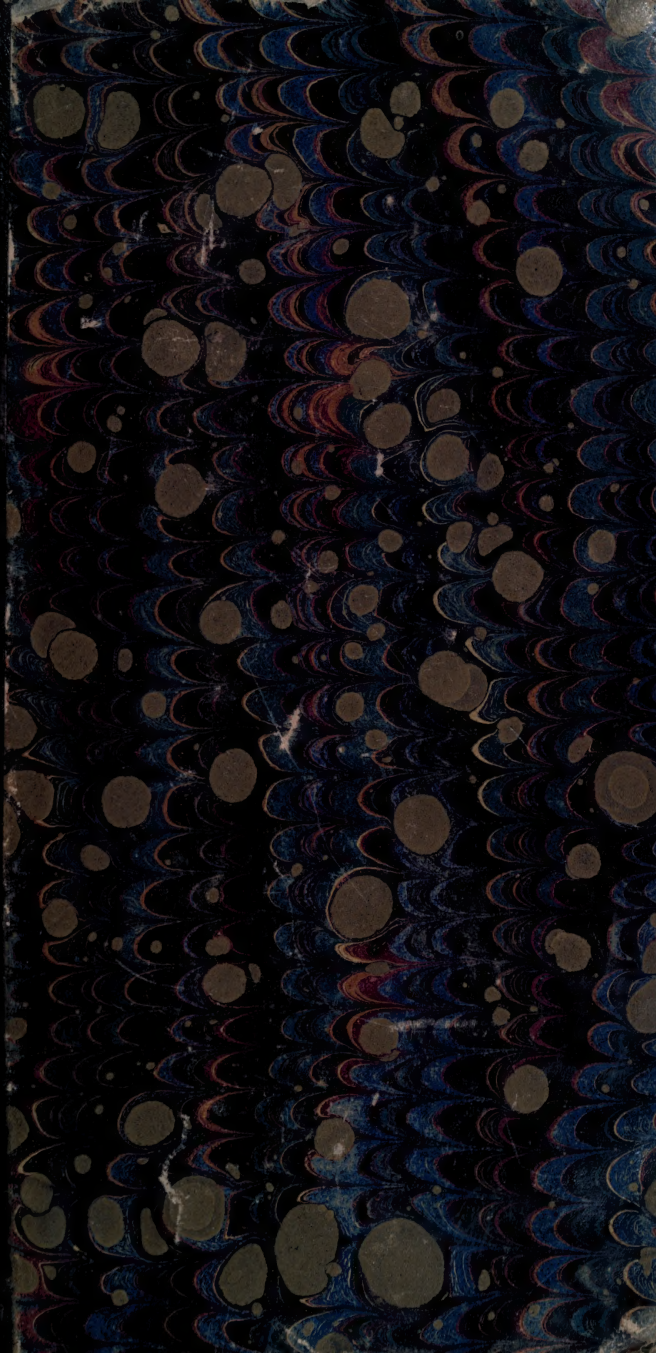


n 02
9/4/15

LA
VICTOIRE DE LORRAINE

Du même Auteur :

L'Appel du Sol, roman. 20e édition. Calmann-Lévy, éditeur. (*Prix Goncourt, 1916.*)

Les Jardins de Priape, poèmes. Tirage de luxe, in-8. Dorbon aîné, éditeur.

La Première Bérénice, comédie en un acte, en vers, représentée à la Comédie-Française. (*Ouvrage couronné par l'Académie Française, prix Toirac.*)

HMod
B548v

LA GUERRE — LES RÉCITS DES TÉMOINS

ADRIEN BERTRAND

LA VICTOIRE DE LORRAINE

24 Août — 12 Septembre 1914

CARNET D'UN OFFICIER DE DRAGONS

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE
AVEC 18 GRAVURES HORS TEXTE

150457
20/5/19

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS
5-7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY
RUE DES GLACIS, 18

1917

NOTA

Les passages remplacés par des points de suspension (.....) ont été supprimés par la censure.

Ces souvenirs ont été rédigés, sans souci de littérature, à l'hôpital.

LA
VICTOIRE DE LORRAINE

Une grande bataille s'est livrée sur nos frontières de l'Est, du 24 août au 12 septembre 1914. Elle s'est terminée ce jour-là par un succès décisif de nos armes.

On n'a pas parlé de cette victoire autant que de la victoire de la Marne; elle est pourtant aussi importante qu'elle; comme elle, elle a arrêté la marche d'une armée d'invasion.

Nous l'avons vécue. Les notes de notre carnet de campagne en racontent certains épisodes, en laissent voir ce que peut voir d'une bataille géante un officier subalterne, civil la veille encore. Le temps a passé; le recul, des documents publiés permet-

tent, en les unissant à nos notes, de donner une idée de ce qu'elle fut.

Trois armées allemandes déferlent en août 1914 contre nos frontières : elles doivent se rejoindre sur les bords de la Seine, dans la région de Paris.

La première, celle de von Kluck, descend par le nord. Sa marche n'est arrêtée que par la bataille de l'Ourcq et celle de la Marne. Le général allemand échoue au moment où il arrive au port.

La seconde armée, celle du Kronprinz impérial, descend par l'Argonne, doit éviter Verdun, comme von Kluck Paris, et rencontrer ce général vers Troyes ou sur la Seine. Elle est fixée dans l'Argonne par la première victoire de Verdun, celle d'août-septembre 1914. Le Kronprinz a à peine eu le temps d'amorcer son plan que déjà il est déjoué.

La troisième armée allemande, l'aile gauche, doit, elle, foncer sur la trouée de Charmes, la fameuse trouée sans forts

d'arrêt entre Épinal et Toul, et, par Bayon, Charmes, Neufchâteau, descendre vers la Marne et la Seine pour fermer la tenaille sur nos troupes encerclées. Le kronprinz de Bavière commande cette armée qui débouche de Metz: elle est soutenue par une autre armée, celle du général von Heeringen, qui vient d'Alsace et de Strasbourg.

C'est cette armée, kronprinz de Bavière-von Heeringen, qui a été vaincue au cours de la bataille de Lorraine (24 août-12 septembre) que nous allons raconter.

Bataille en deux temps, victoire faite de deux victoires : l'une dès le début, dès le premier choc — la victoire de la trouée de Charmes (24-26 août 1914), — l'autre pendant les derniers jours (3 au 11 septembre) victoire du Grand Couronné et surtout de Champenoux, qui s'achève en même temps que la victoire de la Marne.

Ainsi la bataille de Lorraine commence

par le succès de nos armes dans la trouée de Charmes et s'achève par l'échec allemand de la forêt de Champenoux. La victoire est à nous en Lorraine, comme en Argonne, comme sur la Marne : trilogie intime composant la grande tragédie de 1914, où se sont décidés les destins du monde.

14-17 août.

Voici quelle est la situation militaire en Lorraine. On peut la reconstituer à présent; alors, il était impossible pour un officier de s'en rendre compte, et nos escadrons ignoraient complètement à cette date que, trois jours plus tard, c'est sur ce champ de bataille qu'ils allaient être jetés.

Le rôle des escadrons divisionnaires et de tout le corps de cavalerie qui a été engagé en Lorraine a du reste été fort secondaire. Un seul jour, ce rôle aurait pu être décisif, c'est le 25 août dans la soirée. A cette heure, l'ennemi, battu à l'entrée de la trouée de Charmes, recule. Le général de Castelnau télégraphie de son quartier général de Pont-Saint-Vincent : « *En avant, partout, à fond!* » Ce jour-là, si les brigades de cavalerie avaient pu agir

à temps avant la nuit, si les chevaux avaient été en état de combattre — mais fatigués inutilement et le dos emporté, ils étaient inutilisables — le corps aurait pu nettoyer toute la région de Gerbéviller—Fraimbois—Lunéville. Il n'a même pas servi à cela. Nous n'avons donc guère à nous glorifier de notre part dans cette bataille; elle s'est bornée à quelques reconnaissances. Ces notes sont moins celles d'un acteur que d'un témoin.

Mais reconstituons la situation au début de la seconde quinzaine d'août.

A l'armée allemande du kronprinz de Bavière et du général von Heeringen sont opposées la Ire armée française, armée Dubail, et la IIe, armée de Castelnau. Ces armées unies, dont la mission identique est de tenir entre le Rhin et la Moselle, ont un objectif commun et remportent une victoire commune. Elles restent inébranlables, tiennent la trouée, forment le fameux pivot de toute l'armée française,

permettent la manœuvre et la victoire de la Marne, fixent sur leur front des effectifs puissants, remportent la victoire de Lorraine, l'une des trois victoires du début de la guerre.

L'armée du kronprinz de Bavière comprend : Ier, IIe, IIIe corps bavarois, Ier corps bavarois de réserve, XXIe corps; l'armée du général von Heeringen : XIVe, XVe corps, XIVe corps de réserve, diverses formations d'ersatz et de landwehr.

La Ire armée française (armée Dubail) est ainsi composée : 8e, 13e, 14e, 21e corps; la IIe armée (armée de Castelnau) : 15e, 16e, 20e corps, 2e groupe de D. R. (divisions de réserve) et corps de cavalerie.

Le 14 août, la Ire armée est au sud de la ligne Bainville-aux-Miroirs—Bayon—Lunéville—Lagarde. La IIe armée est au nord de la ligne. Ce jour-là, elles prennent l'offensive. Le gros de la Ire armée pénètre dans les Vosges et la zone des Étangs et arrive en combattant devant Sarrebourg.

Le gros de la IIe armée, à la gauche de celle-ci et en liaison avec elle, arrive, après de durs combats, sur la Seille et le canal des Salines : elle s'avance jusqu'à Morhange et Vergaville, qu'occupent les bataillons alpins du 15e corps, dont l'audace est extraordinaire et qui valent à eux seuls tout un corps d'armée. Son objectif tactique est de couper vers Bernsdorf la voie ferrée de Metz à Strasbourg.

Toute cette bataille de la trouée de Charmes a été incidemment exposée et magnifiquement reconstituée par M. Gabriel Hanotaux (*Revue des Deux Mondes* du 15 novembre 1916).

18 août.

L'armée Dubail livre la bataille de Sarrebourg. Lutte pénible et indécise du 18 au 20. Ce soir-là, le général Dubail donne l'ordre de continuer le lendemain; sa gauche a fléchi, au contact de notre 16e corps, mais sa droite avance et a nettement battu l'ennemi. Or, dans la nuit, le général de Castelnau lui fait connaître que, battu sur la Seille et le canal des Salines, sa droite (15e et 16e corps) est enfoncée. A 16 heures, il a donné l'ordre de retraite : celle-ci a du reste commencé sans ordre, par la force des choses.

A partir du 20 août, la retraite commence donc : la Ire armée tend vers la Meurthe et la Mortagne, où elle s'arrête. Elle soutient des combats épiques. La IIe armée recule plus rapidement sur

la Meurthe et la Moselle : le 15e et le 16e corps ne sont plus en mesure de résister. Notre infanterie n'est point encore ce qu'elle sera demain : la première du monde. Nos 75 font merveille. L'armée ennemie, enthousiasmée pourtant par son avance, ne marche pas aussi vite qu'il serait naturel. Elle entre néanmoins dans Lunéville.

Dès lors, Dubail se tient sur la Meurthe, la Vezouse et la Mortagne.

Castelnau est en avant de Nancy, sur le Couronné, et en arrière de Lunéville, sur le plateau de Saffais et Belchamp.

Les deux armées ne sont plus en liaison, ou à peine. Entre la Ire et la IIe armée il y a un trou, un espace sans troupes : et c'est précisément devant Bayon et la trouée de Charmes !

C'est là qu'on amènera, à partir du 22 août, les divisions de réserve. L'ennemi va s'engouffrer vers Bayon et Charmes. Il rencontrera ces divisions fraîches et sera

pris entre l'armée Dubail et l'armée Castelnau qui, appuyées l'une sur la Mortagne, l'autre sur le Grand Couronné, les prendront comme dans un étau.

19 août.

Une heure du matin. Pas un falot. Une pluie fine ajoute aux ténèbres. Un silence de mort. Nous allons embarquer.

Il y a un train par escadron, quatre ou cinq fourgons pour chaque peloton. L'ordre donné, tout s'exécute en silence. Mais c'est long. Les chevaux se laissent faire. Ils commencent à être fatigués et à ne plus s'étonner de rien.

Nous partons. Il n'y a même pas de wagon aménagé. On a pu trouver un peu de paille pour le fourgon des officiers. Nos ordonnances nous ont apporté des couvertures de cheval. On roule toute la journée, très lentement, avec d'interminables arrêts. La nuit est revenue. Où allons-nous ?

Personne ne le sait. Le colonel ne dit

rien. On forge mille hypothèses : nous allons en Lorraine. Les divisions de cavalerie l'envahissent toute. Ou bien nous allons dans les plaines de Belgique. L'Allemagne est arrêtée devant Liége. On va la bousculer et la chercher chez elle...

Le train marche, s'arrête, continue avec sa lenteur désespérante. Il nous faudra trois jours, si on nous mène jusqu'en Belgique.

20 août.

Voici de nouveau la nuit. Nous dormons tous, épuisés par le roulement du train. 2 heures. Il s'arrête brusquement. Une gare importante, avec des quais de débarquement. Un fourmillement de troupes : de la cavalerie, de l'artillerie, des fantassins. Sur des kilomètres de voie, dans la gare, en rase campagne, les trains sont arrêtés pour le débarquement.

Nous débarquons. On est à moitié endormi. Mais cela se passe bien. Il faut montrer aux fantassins qui nous regardent comment opèrent des cavaliers. Et c'est réussi. Pas un accident de cheval.

Les escadrons se rassemblent. Nous sortons de la gare, à pied, les chevaux tenus à la bride. Une petite ville de Lorraine, froide, endormie. C'est Charmes. Il

y a encore quelques habitants éveillés, deux ou trois jeunes gens, qui conduisent les escadrons vers les hangars où ils pourront s'abriter. Nous les interrogeons avidement. Que se passe-t-il ?

C'est une victoire inespérée. On dit que dans le Nord cela ne va pas très bien, mais ici les Allemands ont été culbutés. Nos corps d'armée sont déjà devant Metz et Saverne. Nous allons les rejoindre pour pousser de l'avant...

Je connais trop l'Allemagne pour ne pas garder de scepticisme, malgré mon espérance.

— Allons, allons, me dit un commandant, vous voyez bien notre rôle : c'est l'envahissement du Palatinat.

21 août.

Quelques heures de repos à Charmes; puis, à cheval, nous partons tout de suite pour Lunéville. Vers la frontière... Rude étape... Mais comme nous la ferons le cœur léger!... La matinée est charmante; un blanc soleil inonde la forêt de Charmes, les collines de Lorraine, la vallée de la Moselle... Demain, nous serons en Lorraine annexée.

En route, le colonel reçoit un ordre : cantonnement à Romain. C'est un village sur notre route, à mi-chemin. Nous y arrivons bientôt. Nous y finissons l'après-midi, les chevaux dans les granges, les hommes dans les prés, couchés sur l'herbe et dans le foin. Jamais la nature n'a eu tant de paix et tant de joie...

22 août.

Il fait gris. Ce n'est pas la clarté gaie de la veille. Le trompette sonne : « Les officiers au colonel... ». Nous nous pressons autour de lui. Il transmet les ordres qu'il a reçus. Les voici : les escadrons sont affectés à la n^e^... division d'infanterie. Celle-ci reste dans la région et a reçu la mission d'organiser une ligne de défense, en arrière de Lunéville. Pourquoi cela ? Sans doute pour ne pas laisser inoccupés les hommes des régiments... En attendant, nous nous porterons sur Einvaux.

Nous partons sous une pluie fine.

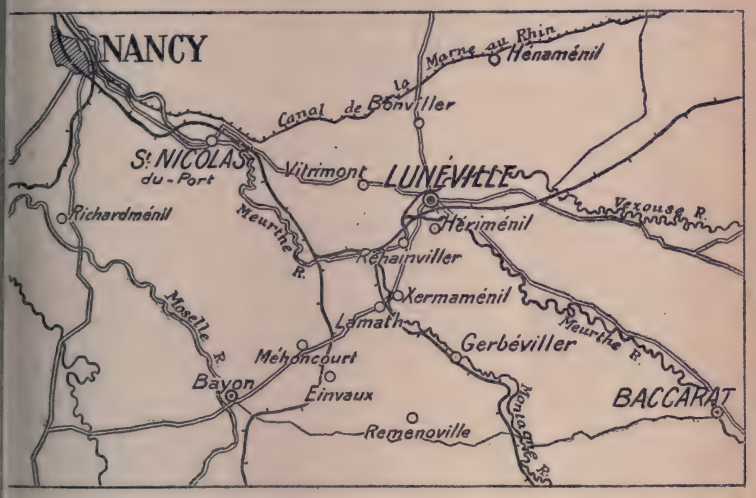
Pour aller de Romain à Einvaux, il faut traverser la grande route qui de Lunéville va à Bayon et suit la vallée de la Moselle. C'est la route d'invasion d'Allemagne en France, le fameux pas-

sage sans forts d'arrêt entre les places fortes de Toul et d'Épinal, la célèbre « trouée de Charmes ». Cette trouée, par Lunéville, Charmes, Neufchâteau, ouvre la route de Paris, qui n'est qu'à 300 kilomètres : c'est le défaut de la cuirasse.

L'escadron défile sous la pluie. Nous arrivons à la route de Lunéville. Là, brusque arrêt... Qu'est-ce? un convoi, que nous ne pouvons couper; mais le convoi est interminable. Dix minutes passent, une demi-heure, le convoi défile toujours. Ce sont d'étranges voitures de réquisition : chariots, chars à foin, voitures de livraison. Elles se hâtent sous la pluie. Les soldats qui les conduisent se cachent sous les bâches. . . . . .
C'est au moins le convoi de tout un corps d'armée. Et des blessés, des blessés sur les voitures de vivres ou de munitions...

Qu'est-ce que cette théorie de véhicules se hâtant, dans la boue, vers Bayon, s'en allant de Lunéville, s'éloignant de la fron-

tière ? Une angoisse m'étreint. La raison est simple : les voitures vides vont se remplir dans un centre de ravitaillement. Pourtant, je demeure inquiet... Je laisse



ÉTAPES DE L'AUTEUR

mon peloton, et j'arrive à la route même. Plusieurs camarades m'ont imité. Nous tâchons d'interroger les conducteurs; ils ne comprennent pas... Enfin nous arrêtons un sous-officier.

— Qu'est-ce ?

— La retraite !...

Je suis atterré.

Depuis lors, jamais plus je ne pourrai, sans un serrement de cœur, voir des voitures se diriger vers l'intérieur du territoire. L'impression de cette retraite pèsera toujours sur moi.

. . . . . .

Nous coupons tout de même le lamentable défilé. Il s'étend à perte de vue sur la route. Nous arrivons à Einvaux. Là, le colonel voit notre général de division. Quelques instants après, nous avons une mission à remplir.

La mienne est précise. Quand le colonel me l'expose, je me sens l'âme meurtrie... Je dois prendre six hommes, traverser la Meurthe, la forêt de Vitrimont, jusqu'à la route de Lunéville à Nancy qui la borde. Et là, nous avancerons pour voir où est l'ennemi qui talonne deux de nos corps battant en retraite.

SUR LA ROUTE DE VITRIMONT

On organise, depuis le matin, les plateaux en arrière de la Meurthe. La 74e division tient le plateau de Saffais. La 64e tient la trouée de Saffais à la Mortagne. C'est là, contre ce mur vivant, contre ces poitrines d'hommes que viendront se heurter les corps allemands.

Mais quand? ce soir, demain? C'est ce que je dois aller voir.

Au grand trot, à travers bois. Il pleut toujours. Soudain, nous débouchons devant un passage à niveau : c'est la ligne ferrée d'Épinal à Nancy. J'aurai toute ma vie le souvenir de cette vision...

C'est la retraite de notre armée. De tous les chemins qui viennent de la frontière et se croisent ici, de Lunéville par la grand'route, des troupes arrivent. . . . . C'est de l'infanterie de ligne; ce sont des chasseurs, des artilleurs à pied. . . Point de compagnies. . . . . Tous mélangés. Et parmi eux, des paysans qui suivent aussi, en voiture, à pied, des

vieillards, des femmes avec leurs enfants, se retirant devant l'invasion.

La pluie régulière les transperce. Tout au loin, on entend le bruit continu de la grosse artillerie qui tonne. Les soldats passent toujours : ce sont des troupes de l'armée active, des hommes de vingt ans! De plus âgés se mêlent à eux : ce sont les gardes-voies de nos lignes ferrées qui, voyant la retraite, se retirent pour ne pas être pris... Ils marchent aussi vite que le leur permet leur épuisement. Il y a presque autant de blessés que de valides. . . . . Les voitures des convois, les trains régimentaires circulent au milieu de ces troupes. Les plus fatigués ou les plus atteints ont tâché de les prendre d'assaut . . . . . Les conducteurs hurlent, frappant leurs chevaux, bousculent les voitures, écrasent les piétons pour aller plus vite.

A la sortie de Lunéville — un camarade qui arrive de là, en patrouille, me le raconte — la boue est faite de terre et de sang.

Deux corps d'armée ont ainsi défilé sur cette route, toute l'après-midi et toute la nuit.

Mais il faut remplir ma mission. Où est, au delà de la forêt de Vitrimont, l'ennemi ?

J'arrive à la Meurthe. Le ciel est sanglant, rayé, zébré par les obus et les shrapnells. Toute la grosse artillerie allemande donne et hâte notre retraite. A l'horizon, sur une hauteur qui domine la route de Nancy à Lunéville, et d'où nos batteries tâchaient d'enrayer la poursuite, la ferme de Léomont flamboie. Un immense brasier qui incendie le ciel. Les obus pleuvent sur la ferme, sur tout le plateau jonché de nos morts, sur la route, sur la forêt...

J'arrive au pont de Mont, sur la Meur-

the. Au delà, c'est la forêt. Les Prussiens arrivent, et l'on n'a pas assez de poudre pour faire sauter le pont. Sur la route étroite, un général est bousculé par les fuyards. Un officier de l'état-major se précipite sur moi.

— Qu'est-ce que votre régiment? Qui êtes-vous?...

Il semble hors de lui...

— Mon général, s'écrie-t-il, des renforts!...

Je reprends :

— Je ne connais pas le nombre des divisions qui arrivent en renfort. Tout ce que je sais, c'est que nous sommes là, et que je vais voir quand l'ennemi sera sur notre dos.

L'officier est furieux. Il voudrait plus de détails. Pour un peu, il me dirait des sottises. J'excuse sa nervosité et je passe.

Au pont même, un bataillon de chasseurs est encore là. Il se replie, protégeant la retraite. La pluie d'obus se rapproche.

La nuit tombe. Ces chasseurs alpins me disent que des patrouilles allemandes sont déjà là, dans la forêt, qu'il est inutile de passer. Je demande un officier pour avoir des détails. L'un d'eux s'avance.

C'est mon frère...

C'est à peine si, dans la tragédie de ces heures, j'avais remarqué que le numéro de ce bataillon d'alpins était le sien.

Je ne crois pas avoir vécu de plus dramatique minute que cette rencontre.

— Ne va pas dans la forêt ; les Allemands y sont. Ils sont entrés dans Lunéville. Je sors du bois. Ils étaient derrière nous. Le pont va sauter.

Il me donne quelques détails encore. Une étreinte profonde, et nous nous quittons... Nous reverrons-nous ?...

Alors je n'ai plus qu'à rentrer. Pourtant, un regret me prend. Je devais aller *voir* où est l'ennemi. Je ne l'ai pas *vu*. Je dois y aller. A 500 mètres, il y a un gué. Nous le traversons et nous entrons dans

la forêt. Mes hommes sont décidés à tout. Il n'y a plus, sur la rive droite, un seul soldat français ; quelques blessés seulement. Les shrapnells éclatent au-dessus de nous, trop haut.

Tout à coup, une vive fusillade. Le cheval d'un de mes hommes est atteint. Rien de grave. Les fantassins allemands sont là, cachés dans le bois dont nous suivons la route forestière. Voilà où sont les avant-gardes. Je n'ai plus qu'à me retirer.

Je vais rendre compte de ma mission au colonel, et je lui donne les renseignements que m'a fournis mon frère sur l'action des dernières journées et la retraite depuis Dieuze et Sarrebourg.

— Allez donner ces détails au général, me dit le colonel.

Il est 10 heures du soir. Nous sommes dans un village, Brémoncourt, je crois. L'escadron en armes, dans un champ, laisse tranquillement tomber la pluie sur

ses épaules. Pas la moindre lumière. Les rues du village sont encombrées par les fuyards. Ils se sont arrêtés là, incapables d'aller plus loin. Ils ont faim. Ils dorment. D'autres sont trop las pour dormir. Des enfants d'un même village, de l'Aude ou du Var, se sont rencontrés. Cette retraite les a tout à fait déprimés. Les paysans, qui sentent venir l'invasion, gardent leurs provisions, ne veulent pas leur donner à manger. Les hommes, éreintés et découragés, murmurent...

Et pourtant, ce sont ces mêmes troupes qui, dans trois jours, reformées, vont contribuer à l'héroïque défense de la trouée, et ne laisseront pas un seul instant ébranler la muraille vivante dressée contre l'envahisseur. Chaque soldat deviendra un rempart infranchissable. *Miles murus erit.*

Le général de division est à Bayon; j'y cours. Je lui rends compte de ce que j'ai vu vers Lunéville et Vitrimont: toute la retraite... Mais les Allemands n'ont pas

traversé la Meurthe, et ils ne pourront pas arriver avant le lendemain.

Le général est au courant. Le général d'armée, celui-là même qui commandait les corps qui se replient, vient de lui donner des ordres.

— Le général en chef vient de nous donner pour mission de tenir les hauteurs de Belchamp. Je vous garde comme liaison cette nuit. Allez là, voyez si on peut s'installer dans la ferme. Je vous y rejoindrai.

Belchamp est une ferme sur la route de Lunéville à Bayon. Point stratégique essentiel, au centre d'une série de hauteurs, dominé par une colline de 413 mètres, la plus forte élévation du pays jusqu'à la Meurthe. C'est le cercle de ces hauteurs qui forme une falaise, la falaise contre laquelle viendra mourir la formidable tempête allemande.

Je pars pour Belchamp. Je n'ai avec moi que mon ordonnance. Mon peloton est

MONT-SUR-MEURTHE

à Brémoncourt, avec l'escadron. La ferme est vide. L'emplacement est admirable comme poste de commandement. J'attends.

Un moment après, arrive un officier. Je reconnais ce capitaine d'état-major que, quelques heures avant, j'ai vu à Mont. Il avait parlé de me punir, parce que je ne pouvais lui dire combien de renforts arrivaient au secours de son malheureux corps. Il ne s'occupe pas de moi. Il dit aux ordonnances qui l'accompagnent :

— C'est parfait ici. Voyez dans les chambres. Nous allons y passer la nuit.

Je m'avance :

— Mon capitaine, j'ai ordre d'occuper et de réserver cette ferme.

— Je la prends : ordre du général de corps d'armée.

— Je la garde, mon capitaine : ordre du général d'armée.

Il n'y a qu'à s'incliner. J'ajoute :

— Le commandant d'une division fraîche va y installer son poste.

— Mais, Monsieur, vous devriez comprendre, me dit-il en élevant la voix, que le général de mon corps d'armée est épuisé et que nous devons nous reposer...

— Bayon n'est pas loin, mon capitaine. Ici nous allons à notre tour nous battre et non pas dormir.

— Enfin, Monsieur, laissez-moi en paix. Nous n'en pouvons plus.

— Oui, je sais, mon capitaine, que vous avez fait beaucoup de chemin depuis quelques jours...

Le capitaine est sorti sans me répondre. Je ne l'ai pas revu. Une heure après, un général, commandant une des brigades de la n^e^... division que j'attendais, vient s'installer à Belchamp.

. . . . . .

Voilà mes souvenirs personnels de cette journée, tels que je les retrouve sur mon carnet.

C'est en effet le 22 août, à 8 heures du matin, que commence l'attaque allemande contre la trouée de Charmes. L'armée du kronprinz de Bavière fonce sur Lunéville, sur le Grand Couronné à sa droite, et vers Bayon, au seuil du passage. L'armée von Heeringen à sa gauche veut passer la Mortagne et envahir la forêt de Charmes, prenant nos troupes par leur flanc droit, s'unissant au Kronprinz bavarois dans la trouée.

Notre 15e corps est sur la rive droite de la Meurthe. Mais, nous venons de le voir, il est incapable de résister et de couvrir

Lunéville. A partir de 10 heures du matin, il recule sur la rive droite et s'installe sur le plateau de Saffais; la 29e division traverse la rivière par les ponts de Blainville, de Damelevières et de Mont, la 30e par Rosières. Seuls, les chasseurs alpins du corps, 23e, 24e, 27e et 6e bataillons, sont encore dans la main de leurs commandants.

Ces bataillons du reste n'ont pas cessé de couvrir la retraite du corps. La résistance, au début du recul, en Lorraine annexée, du 6e alpins à Vergaville, celle du 23e et du 27e à Gélucourt, resteront comme des épisodes aussi utiles que légendaires.

Dans ces conditions, le 20e corps devra protéger la retraite et opposer le premier obstacle à la marche de l'ennemi. La 11e division, commandée par le général Ferry, et plus spécialement la 22e brigade, arrive à Dombasle ce 22 août, avant l'aube. Elle bat en retraite depuis Morhange, puisqu'elle était la gauche de l'ar-

Proclamation

A la Population de Lunéville

Les troupes allemandes se sont emparées de la Ville de Lunéville

Les armées françaises sont battues sur toute la ligne. Le corps allié des Anglais est dispersé

Les Autrichiens et les Allemands pénètrent victorieux dans la Russie

Je m'adresse au bon sens de la population de Lunéville pour m'aider au rétablissement de l'ordre dans la Ville et la remettre dans son état normal.

Il est arrivé qu'à Lunéville des convois de blessés, colonnes et bagages ont été attaqués par des habitants ne faisant pas partie de l'armée ce qui contrevient aux lois de la guerre

L'armée allemande fait la guerre aux soldats et non aux citoyens français. Elle garantit aux habitants une entière sécurité pour leur personne et leurs biens, aussi longtemps qu'ils ne se priveront pas eux-mêmes, par des entreprises hostiles, de cette confiance.

Le Commandant de la Ville porte à la connaissance publique les dispositions suivantes

I — L'état de siège est déclaré dans la contrée occupée par les troupes allemandes;

II — Seront punies de la peine de mort toutes les personnes

1. Qui prendront les armes contre les personnes appartenant aux troupes allemandes ou faisant partie de leur suite

2° Qui détruiront les ponts, endommageront les lignes télégraphiques ou téléphoniques, les chemins de fer, les munitions, les provisions ou les quartiers des troupes, rendront les chemins impraticables;

3° Qui arracheront ces affiches

4° Qui entreront en communication avec les troupes françaises

III. — Il est défendu pour tous les habitants

1° Tout attroupement dans les rues;

2° De se promener dans les rues après 7 heures du soir (heure française);

3° De quitter la Ville après 7 heures du soir ou avant 5 heures du matin, sans laissez-passer de l'autorité allemande.

IV — Quiconque abrite des soldats de l'armée française doit les dénoncer, quiconque retient des armes ou des munitions doit les livrer au corps de garde, rue d'Alsace, 39

V — Les autorités allemandes ont l'intention de prendre soin de la subsistance des troupes de même que des habitants

Aussi l'intérêt de la population exige-t-il que les habitants rentrent dans leurs maisons, ouvrent les portes et volets, reprennent le commerce et leur travail pour rassurer l'approvisionnement régulier des hommes

VI. — Les autorités de la Ville, la police et la gendarmerie doivent venir se mettre à la disposition de l'autorité militaire allemande.

VII. — Les habitants qui auraient à se plaindre des soldats doivent s'adresser au Commandant du corps de garde dans le plus bref délai.

VIII. — Les détails pour l'exécution de cet article seront publiés prochainement.

Lunéville, le 28 Août 1914

GOERINGER,

Général Commandant en Chef des troupes à Lun[illegible]

Imprimerie de Lunéville, 27, rue Rabiny

PROCLAMATION A LA POPULATION DE LUNÉVILLE

mée de Castelnau, retraite ordonnée et calme comme une marche en avant. A peine arrivée, elle se met à remuer la terre et à se battre toute la journée. Ce n'est que le soir qu'elle se retire à son tour sur la rive gauche de la Meurthe, après avoir maintenu l'ennemi plus de vingt-quatre heures par sa résistance à Flainval.

Tel est le premier épisode de cette journée du 22 août, où cesse la retraite. C'est le premier « rétablissement » dans la bataille. Il est dû au général Foch et tout particulièrement au général de brigade Édouard Ferry, commandant la division de fer.

Deuxième épisode de la journée : la lutte du 16e corps. Celui-ci n'est pas plus en mesure de résister que le 15e. Il est au nord de Lunéville, sur les collines de Crion et de Sionviller, hautes collines dénudées en arrière de la forêt de Parroy. Au matin il est attaqué. Mais il ne peut résister comme le 20e sur le Couronné et

sauver Lunéville comme le fameux corps sauve Nancy. L'artillerie lourde ennemie fait des vides effroyables parmi les deux divisions du 16e corps. L'infanterie débouche par Maixe, par Einville surtout, par Bauzemont et Hénaménil, par tous les passages dans lesquels on peut traverser le Sanon et le canal de la Marne au Rhin. Les premières patrouilles entrent dans Lunéville le soir du 22 août.

Ce n'est que le lendemain que le XXIe corps défile dans la ville, fifres et tambours sonnant leur victoire.

Lunéville est pris : mais Nancy n'est que menacé. L'affaire de Flainval donne de l'espoir. Le général Léon Durand, commandant le 2e groupe de divisions de réserve, a la capitale lorraine sous sa protection. Dans la journée, tandis qu'on se rend compte du désastre et qu'on apprend l'entrée de l'ennemi à Lunéville, on affiche la proclamation suivante — qui rappelle un peu celle que Gallieni affichera quel-

ques jours plus tard sur les murs de Paris, menacé à son tour :

HABITANTS DE NANCY

Nancy, 22 août 1914.

Commandant les troupes opérant dans votre région, je fais appel à votre bonne volonté, à votre calme, à votre patriotisme dans les circonstances que nous traversons. Ne prêtez pas l'oreille aux bruits alarmants qui circulent.

Nos troupes et moi nous sommes là ; comptez sur nous !

Général Léon Durand.

23 août.

C'est la journée de repos avant la tempête. L'animal se replie et s'apprête à bondir.

Je reprends la citation intégrale de mes notes. Elles montreront comment la troupe envisageait la situation à cette grave minute. On verra que nous nous rendions relativement très bien compte de ce qui se passait.

. . . . . .

... Est-ce aujourd'hui que vont déferler les vagues allemandes?

La rive droite de la Meurthe, Nancy et le Grand Couronné sont défendus par le 20e corps d'armée. Nous sommes arrivés trop tard pour protéger Lunéville. C'est en arrière que la résistance s'est organisée, de la Meurthe, sur la rive gauche, à la Mortagne. Une ligne de collines en

forme d'arc. Les deux bouts touchent aux deux rivières. Le centre même, c'est cette route de Lunéville à Bayon, qui continue sur Charmes, Neufchâteau et la vallée de la Marne.

C'est là que les Allemands vont foncer, comme le bélier antique, pour faire une brèche.

Nous comprenons vaguement leur plan. Nous l'avons mieux vu plus tard. Par la Belgique, ils vont arriver devant Paris. Par la trouée de Charmes, une autre armée devait menacer, sur son aile droite, notre armée qui reculait du nord, opérer sa jonction avec le reste de l'armée allemande en se soudant à l'armée du Kronprinz qui envahissait l'Argonne, nous envelopper, cantonner, comme tous les corps prussiens, à Paris.

Du 24 août au 12 septembre, pendant trois semaines, l'armée de Lorraine est restée inébranlable, et le plan allemand échouait là comme il échouait sur la Marne.

Quels événements avaient précédé et amené cette situation? On nous l'apprend vaguement. La chose se raconte et la situation se reconstitue à force de parler avec des officiers de régiments différents.

L'armée du général de Castelnau, formée des 15e, 16e et 20e corps, prenant l'offensive en Lorraine, se heurtait, le 20 août, à une ligne de fer et de béton armé. A sa droite, au sud de Sarrebourg, l'offensive était laissée à l'armée du général Dubail qui passait par les cols des Vosges; plus au sud encore, c'était la dernière armée, celle du général Bonneau, qui avait poussé follement en avant de Mulhouse, menaçant Colmar.

Sur les défenses formidables élevées par les Allemands, qui nous y attiraient, à Sarrebourg, à Dieuze, à Morhange, vint se heurter l'armée de Castelnau. Elle avait en face d'elle l'armée du kronprinz de Bavière dont les troupes venaient de Metz, à droite les corps du général von Heerin-

gen. L'ennemi a une supériorité de nombre écrasante. Nos troupes sont jetées dans la fournaise contre un mur qui crache la mort.

Voilà les conditions dans lesquelles notre armée dut se replier, poursuivie par les balles et les obus prussiens, quatre jours, sans un instant de repos. Les troupes étaient mortes de fatigue. C'est dans cet état que je les ai vues passer.

Mais cette armée a sauvé son honneur par la résistance éperdue des bataillons de chasseurs qui ont couvert la retraite, puis plus tard par la bataille de Vassincourt qui assura dans l'Argonne l'écrasement du Kronprinz.

La retraite des corps d'armée qui avaient un instant fléchi sous le nombre, entraîne par là même le recul de toute la ligne. Au sud, l'armée de Dubail doit se retirer aussi, car son flanc gauche est découvert. Ce sont les 8e, 13e, 14e et 21e corps. Ils résistent de Baccarat à Raon-l'Étape, à

Saint-Dié, prolongeant dans leur résistance, dès le 22 août, la ligne de défense que nous venons de créer depuis Nancy, sur la Meurthe et sur la Mortagne.

Un seul des corps du général de Castelnau, nous dit-on, a résisté : le 20e. C'est le général Foch qui le commande. L'héroïsme ferme de ce corps et la tactique de son général ont sauvé Nancy. Jamais on ne dira assez combien le général Foch a évité un désastre à l'armée de Lorraine, aidé du général Ferry. Il est devant Morhange. Quand, à sa droite, les deux corps fléchissent, il se retire également pour ne point être cerné. Mais c'est une retraite ordonnée et méthodique. Le 21 août, la 11e division — c'est la division de fer que commande Ferry — arrive à Dombasle, entre Lunéville et Nancy. Elle a dans les jambes une marche forcée de 70 kilomètres. Pas de repos. Le général Foch lui donne l'ordre de passer et de s'organiser sur la rive droite de la Meurthe, en

avant de Nancy. L'ennemi est là. Toute la journée, il se heurte, à Flainval, contre la 22e brigade, qui ne bouge pas. Et c'est le début de la bataille du Grand Couronné.

Il faut dire que, quelques mois auparavant, en pleine paix, M. Noulens, ministre de la Guerre, avait eu la prévoyance et le courage de faire aménager des défenses sur ce plateau.

Ainsi le 20e corps protège Nancy. Le 16e et le 15e n'ont pu défendre Lunéville. Ils y arrivent aussi le 22 août, mais sont forcés de se retirer. Nos divisions de réserve sont là, la 74e surtout, installée, comme nous l'avons expliqué, de la Meurthe à la Mortagne. Elles forment un rideau. Les deux corps vaincus les traversent et, derrière elles, se reforment avec une souplesse méridionale étonnante. Et ce fut un sujet d'admiration sans pareil, que de voir ces soldats, hier encore battus, découragés, revenir ardents à la bataille, deux jours après, leurs régi-

ments reconstitués, les brigades dans la main du chef, — lutter en héros — et vaincre !

C'est ainsi que se présentait à nos yeux la situation au matin du 23 août.

Mais nul ne saura jamais assez quel a été le rôle de cette division, qui, de la Mortagne à la Meurthe, a formé le rideau de fer derrière lequel les corps se sont reformés, qui a défendu la route de Charmes et arrêté l'invasion.

Le général Bigot, qui la commandait, le général Foch, dont nous avons dit le rôle, et son principal brigadier, le général Ferry, dont nous verrons avec plus de netteté l'action dans la forêt de Champenoux, ont été les héros de cette armée de Lorraine. L'histoire le dira...

. . . . . .

Nous attendions donc pour aujourd'hui le choc des Allemands.

Il n'est point venu.

Sans doute sont-ils épuisés par leur

poursuite et prennent-ils une journée pour préparer leur attaque massive. Attendons demain.

On finit de s'organiser.

La division Bigot aura, nous l'avons dit, son centre de résistance à Belchamp, sur la route de Bayon. A gauche, le 15e corps tiendra Saffais, en liaison avec le 20e. Sur les hauteurs de Brémoncourt, à Belchamp, sur cette falaise qui domine la trouée où s'engagera l'armée allemande, s'installe l'artillerie lourde du 16e corps...

A midi, je pars en reconnaissance avec mon peloton, le long de la Meurthe, pour voir à Damelevières et Blainville les mouvements de l'ennemi. Pas d'incident. En passant près d'un petit bois, au retour (il fait presque nuit), on nous tire dessus assez vivement. C'est un petit poste français qui nous prend pour des uhlans! Personne n'est atteint.

Les patrouilles allemandes ont franchi ce soir la Meurthe.

. . . . . .

Nous n'étions qu'officiers de troupe. Néanmoins, nous nous faisons une idée fort précise, on le voit d'après les notes précédentes, de la situation locale. Il est vrai que nous sommes cavaliers, que nous pouvons circuler, nous informer auprès des uns et des autres, et que notre rôle est précisément d'être renseignés et de renseigner.

Nous nous faisons aussi une idée de la situation générale des armées. L'importance de la bataille qui va se livrer ne nous échappe point. Les troupes commencent à être saisies de cette volonté magnifique, de cette soif de dévouement, de sacrifice et de servitude qui a duré jusqu'au 12 septembre, telle qu'il n'y a sans doute jamais rien eu de semblable

dans l'histoire. Toute la terre de France vivait en nous. Les uns comprenant les raisons de leur enthousiasme, les autres subissant sa puissance sans en chercher les lois, tous nous étions sacrés par un grand souffle de foi. L'origine de la victoire doit se chercher d'abord dans la volonté de vaincre de la troupe. On connaît le mot célèbre du général nippon : « La victoire est à celui qui sait souffrir un quart d'heure de plus que l'ennemi. »

C'est exact.

Mais elle n'est pas à celui-là seulement; elle est aussi à celui qui aura voulu la victoire avec la plus irréductible volonté, l'enthousiasme le plus grand, l'abnégation la plus tenace, le sacrifice le plus absolu. Elle est à celui qui aura su le mieux la vouloir.

. . . . . .

Mais reconstituons plus minutieusement, comme nous pouvons le faire avec le recul, cette journée du 23 août. Elle possède, nous le disions, le calme qui précède l'orage.

Le rôle des deux armées françaises est d'une grande simplicité : cette victoire sera d'ordre tactique, mais on n'y découvre guère une volonté stratégique; pas de manœuvre. Ordre du général en chef : tenir; et l'on tient. C'est tout.

La Ire armée, prolongée à gauche par les divisions de réserve, doit faire front et protéger la trouée de Charmes.

La IIe armée forme avec celle-ci un angle droit. Elle est placée perpendiculairement du nord au sud, menaçant à revers l'ennemi, sur tout le Grand Cou-

ronné qui se termine par le Rembêtant et se prolonge par les hauteurs de Saffais, de Belchamp et de Brémoncourt.

Sur ces hauteurs s'opère la liaison entre les deux armées Dubail et Castelnau, par l'intermédiaire des deux divisions de réserve dont nous avons parlé, la 64e et la 74e. La 6e division de cavalerie promène là aussi l'inutilité de ses lances et de ses chevaux. Les missions de reconnaissances sont faites par les escadrons divisionnaires.

Dans la nuit, il a fait un orage épouvantable.

Les mouvements s'opèrent. La Ire armée (armée Dubail) vient s'aligner à la suite des deux divisions de réserve, dans la région de Belchamp—Einvaux—Rozelieures; à son aile gauche, en contact avec ces divisions, le 8e corps qui passe la Mortagne pendant la journée. Une des divisions du 8e corps, la 16e, est commandée par le général de Maud'huy; car il sera dit

que tous les grands chefs de cette guerre se seront battus en Lorraine; de même, plus au nord, dans l'armée Castelnau, le général Fayolle commande la 70e D. R. qui défend le plateau d'Amance. Sur la rive droite de la Mortagne, on ne laisse que quelques postes de surveillance. C'est ainsi qu'un détachement du 2e chasseurs s'établit dans Gerbéviller : c'est le fameux épisode de la résistance dans la petite cité, le lendemain 24 août, de cette section de 54 hommes commandée par l'adjudant Chèvre, et qui tient en arrêt jusqu'à 5 heures du soir toute une brigade, la brigade bavaroise du général Clauss. Quand, à cette heure, l'adjudant Chèvre se retire avec ses hommes et traverse le viaduc de Gerbéviller, le 8e corps a pris ses positions et a pu se reposer. Les Bavarois, dont ce sera la gloire au milieu des bandits et des pillards germains de s'être distingués par leur bassesse, leur goût pour le vol, l'ivrognerie, l'incendie et le

VUE DE GERBÉVILLER

saccage, les Bavarois ont fait payer cher à la petite cité lorraine la résistance de ces chasseurs.

Mais celle-ci montre étrangement combien, en cette guerre où les masses en présence sont de millions d'hommes, une initiative individuelle peut servir. Le sort d'un engagement dépend d'un chef de section qui entraîne malgré tout ses hommes, d'un soldat qui avance au lieu de se coucher, d'un simple mitrailleur qui tient avec sa pièce dans un trou d'obus, d'une poignée de grenadiers qui résistent, comme à Avocourt, dans un réduit. Chacun peut se dire que ses efforts ne sont point perdus. C'est une chose mystérieuse qu'en cette lutte, où sont engagés les effectifs les plus nombreux qu'ait pu concevoir l'imagination, le rôle d'un héros perdu dans la masse se fasse sentir.

Bref, au soir du 23 août, la Ire armée a pris ses positions sur une ligne de l'est à l'ouest en avant de la trouée de Charmes.

Le générail Dubail a installé son quartier général à Épinal.

La IIe armée, qui s'est placée perpendiculairement à celle-ci, du Rembêtant à Brémoncourt et Rozelieures, organise ses positions. Sur les hauteurs de Brémoncourt et de Belchamp, falaises qui dominent les voies d'accès vers la trouée, l'artillerie lourde du 16e corps est magnifiquement placée. Un capitaine d'état-major du génie lui a assigné des emplacements d'où son tir aura le lendemain une part décisive dans le succès.

24 août.

C'est aujourd'hui qu'a éclaté l'ouragan.

Les colonnes ennemies viennent de partout : de Damelevières, de Mont, de Lunéville. Elles se réunissent autour de la fameuse route de Lunéville à Bayon, coupée par nos positions défensives. Nos postes avancés se replient devant cette marée. Des deux côtés de la route, du bois de Vacquenat et du bois de Clairlieu, débouchent compagnies après compagnies, régiments après régiments. En même temps, le bombardement commence. Les obus et les shrapnells pleuvent — ils pleuvent littéralement — sur le plateau. De la ferme de Léomont à Belchamp, sur plus de deux kilomètres, le sol est

labouré comme par une gigantesque charrue.

A partir de 1 heure de l'après-midi — sous un ardent soleil en fête — nos batteries ouvrent le feu : un feu d'enfer. Elles ont tiré toute l'après-midi et toute la nuit. Les Allemands se sont tus; une seule rafale énorme, le soir. Quand les Allemands auront cédé, nous verrons les effets de ce tir. Sur deux routes où s'avançaient leurs colonnes, de cinquante en cinquante mètres, à droite, puis à gauche, il y a les trous de nos rimailhos ou de nos 75. C'est si régulier qu'on dirait ces trous creusés méthodiquement, à intervalles calculés par des cantonniers. Les arbres fauchés. Rien n'a dû survivre de ce qui passait sur ces routes. De ces trous d'obus où la terre s'éboule, larges et profonds de deux mètres, un cadavre s'échappe, un bras, une jambe surgissent. Et il y a surtout des fusils, des milliers de sacs allemands, à la fourrure fauve. Il y a

LE MONT SAINT-JEAN, UNE DES DÉFENSES DU GRAND COURONNÉ, VU DU VILLAGE DE SIVRY

dans l'un de ces trous béants un cavalier, avec son cheval. Dans un autre, un fourgon en miettes disparaît...

Le duel d'artillerie est engagé. La cavalerie n'a rien à faire. Mais on nous laisse en haleine, les chevaux sellés pour les empêcher de prendre quelque repos. Nous passons toute la journée dans un petit bois qui frémit de la canonnade.

A 11 heures, je vais me promener avec mon ordonnance. Il y a des alpins à une ferme, la ferme du Bois, sur le plateau. Je cherche mon frère. Il est là. Je trouve un poulet, que mon ordonnance fait cuire. Mais le bataillon part avant qu'on ait pu manger la volaille. Il part pour l'attaque. C'est assez navrant de se séparer sur cette impression. Nous reverrons-nous ?...

L'après-midi, nous n'avons pas fait grand'chose. Un colonel commandant une brigade a vu un mouvement de troupes sur le plateau qui domine la Meurthe. Il nous y envoie, plein d'anxiété. L'escadron

part au grand trot. Mais le général Bigot, qu'on rencontre, arrête le capitaine et nous renvoie sur nos pas. Ce sont des régiments du 15e corps qui ont été pris pour l'ennemi!

. . . . . .

C'est ainsi que sur mes notes je trouve résumée la première journée de cette bataille de la trouée de Charmes. Et c'est bien ainsi qu'elle se présente : la marche des colonnes ennemies et le duel des artilleries; préparations au choc d'infanterie du lendemain.

Les Allemands, au commencement de cette journée du 24 août, attaquent sur tout leur front. L'armée von Heeringen, qui veut atteindre la trouée par une marche de flanc de l'est vers l'ouest, fait plier l'armée Dubail; le 14e et le 21e corps, qui forment sa droite (en liaison avec l'armée d'Alsace que commande alors le général Pau), prennent pour centre de résistance le cours de la Meurthe—Saint-Dié—Raon-l'Étape—Baccarat.

C'est à partir de Baccarat que le front

se dirige de l'est à l'ouest en ligne droite jusqu'à Rozelieures où il rencontrera, la coupant perpendiculairement et formant l'angle droit, l'armée de Castelnau : le 13e et le 7e corps tiennent ce front. Ils se battent toute la journée, sans guère céder de terrain, retenant les corps allemands qui descendent des Vosges, gênant la marche de leurs colonnes vers Rozelieures. Le rôle des quatre corps du général Dubail a été décisif dans l'action.

Quant à la IIe armée, la lutte a commencé pour elle également et dans les mêmes conditions. Elle essuie un feu continu d'artillerie, et pendant ce temps elle assiste à une marche de flanc de l'ennemi. Mais les colonnes sont celles du kronprinz de Bavière, et, ayant également Rozelieures pour objectif, elles se dirigent du nord au sud.

C'est du nord au sud qu'est alignée cette IIe armée : la 32e et la 74e division dans la région de Brémoncourt et

de Rozelieures, en liaison avec le 8e corps de la Ire armée. Et le 16e corps, le 15e, le 20e, puis le groupe des divisions de réserve s'échelonnent ainsi du nord au sud, sur la ligne où viendront mourir les vagues allemandes : Brémoncourt—Belchamp—Saffais—Rembêtant et système du Grand Couronné, c'est-à-dire après les hauteurs du Rembêtant celles du plateau d'Amance, des Moivrons, le mont Saint-Jean, le mont Toulon, collines tourmentées, ravinées, nues, avec, par moments, des plaques de forêts, hautes de 400 mètres environ, et se terminant au delà de Nancy, en avant de Pont-à-Mousson, par les hauteurs de Sainte-Geneviève. Ces hauteurs complètent le système et finissent dans la Moselle. Sur l'autre rive du fleuve, c'est la Woëvre et la région de Verdun.

Ainsi, l'armée du kronprinz de Bavière est en marche vers la trouée. Sur les falaises, l'artillerie du 15e corps et celle du 16e corps tonnent. Ces deux corps sont

décidés à ne plus plier, et plus décidés qu'eux encore, la 64e et la 74e division (division Bigot), et le 8e corps qui forment le mur devant la trouée. Et même en avant de ces éléments, dans la plaine et sur les hauteurs de la Mortagne, il y a tout le corps de cavalerie du général Conneau (2e, 6e, 10e divisions) qui forme une nuée de cuirassiers et de dragons, voilant à l'armée bavaroise le mur contre lequel elle va se heurter et retardant sa marche. Le corps de cavalerie s'agite et bourdonne. Son travail n'est pas inutile pourtant, celui de ses batteries volantes surtout, puisque les premiers fantassins bavarois n'arrivent que dans la soirée au sommet de l'angle, au contact de la 74e D. R., du 16e et du 8e corps.

Pendant ce temps, plus au nord, nos troupes harcèlent les colonnes bavaroises qui se présentent de flanc. La division Fayolle, la 70e, appartenant au 2e groupe des D. R., descend les pentes du Couronné

et, après une lutte acharnée, fait irruption dans Erbéviller, Réméréville et Courbesseaux, les villages qui bordent ces hauteurs.

C'est ainsi que, quand la nuit tombe, les artilleries se sont arrosées, et les colonnes d'infanterie sont en contact. Les fantassins donneront le lendemain.

25 août.

Et voici, telle que je l'ai décrite sur mon carnet de campagne, cette journée du 24 août où commencent à se décider les destins de la patrie.

Nous avons bivouaqué sur une étrange colline, autour d'une ferme démolie. Pas de paille. Rien pour s'abriter. Notre casque comme unique oreiller.

A 3 heures du matin, nous partons. Sous les feux de l'artillerie qui continue à tonner, les éléments avancés de l'ennemi se sont repliés sur le gros. Il faut les trouver. Ils auraient, dit-on, déjà traversé la Mortagne.

Sur la route de Lunéville un pont coupe cette rivière, et sur chaque rive est un village, Lamath à gauche, Xermaménil à droite. L'ennemi s'organise dans ce dernier village.

RÉMÉRÉVILLE, PRESQUE ENTIÈREMENT DÉTRUIT PAR LES ALLEMANDS

Au point du jour, nous entrons à Lamath. Un silence de mort. Un paysan est sur la crête qui domine le village. Il m'appelle à grands gestes, pour me faire voir, en face, des Allemands. Je vais à lui. A peine a-t-il agité ses bras qu'un shrapnell éclate au milieu de l'escadron caché pourtant derrière la crête, invisible aux Allemands.

Cet homme est un espion. Je veux le faire saisir. Mais, brusquement, une fusillade terrible éclate. Les hommes roulent à bas de leur cheval. Je me précipite vers mon peloton où le désordre se met. Il y avait des Prussiens dans le village. Ils sont cachés dans les maisons et tirent, par les fenêtres, sur nous.

Que faire? Charger contre des murs? Nous sommes venus là comme des hannetons, sans éclaireurs. Il n'y a qu'à partir sous le feu de l'ennemi et sans pouvoir riposter. On ne s'en prive pas : les pelotons détalent à toute bride, à travers

champs. C'est une assez triste débandade. Mais les balles pleuvent des maisons et du cimetière où des fantassins étaient embusqués. Je crains qu'il n'y ait des fils de fer dans le champ et que l'escadron entier ne culbute contre eux. Aussi, je rallie mon peloton et nous partons au galop, par la route. Pas un homme n'a bronché.

Quelques éraflures. Rien de grave. Bientôt tout l'escadron est reformé. Une estafette est envoyée pour prévenir les fantassins qui vont arriver. Nous n'avons qu'à attendre.

— Mais où est la voiture d'ambulance? dit tout à coup le capitaine.

Elle est introuvable. Plus de voiture d'ambulance! A coup sûr, le conducteur a été tué, et elle est restée dans le village. Je m'avance à la lisière du bois. La voiture est au milieu de la route, à un kilomètre de nous, à la sortie même du petit bourg. Et j'ai à l'intérieur un de mes brigadiers, qui s'était blessé en tombant de cheval.

Mon camarade, le lieutenant L..., et moi décidons d'aller la chercher. Le capitaine est partagé entre le désir de retrouver sa voiture et la peur de nous perdre. Finalement, il nous permet d'y aller.

Ce n'est pas drôle. Dès que nous avons débouché de la forêt, les balles sifflent autour de nous et s'écrasent par terre. Nous entrons l'éperon dans le ventre des chevaux. Nous voilà devant l'ambulance. Les balles pleuvent. Un shrapnell éclate. Oui, les Allemands tirent à obus sur des cavaliers isolés et sur une voiture où flotte la croix rouge!

Je descends rapidement de cheval et monte sur le siège. Le cheval de l'ambulance ne veut pas démarrer. Il n'y a pas de fouet. Je hurle. La bête reste impassible. Les balles jaillissent en gerbes. C'est une seconde terrible. L... tient mon cheval par la bride et hurle aussi. Enfin, je m'aperçois que le frein est serré. Je le desserre. Rien à faire. La bête ne démarre

pas. Je redescends, je prends mon sabre à la selle et remonte sur le siège. Je tape sur la rosse à grands coups de plat. L... en fait autant. Alors elle part d'un trot paisible...

Nous n'avons pas été atteints... L... a eu son cheval blessé. Et nous sommes arrivés tranquillement, conduisant, comme au Bois, l'attelage, jusqu'à l'escadron qui nous a acclamés.

Quant au conducteur, entendant les balles et voyant sa rosse si lente, il avait sauté à bas de son siège et détalé le long du fossé... Nous ne l'avons même pas fait passer en conseil de guerre : on n'a pas le temps de penser à cela, en ce moment!

La journée passe. Au soir, nous apprenons que la prise de Lamath a été très dure. C'est le 6e bataillon d'alpins qui en a eu l'honneur. Nous voilà vengés de l'embuscade de la matinée.

... Un mauvais bivouac, un village où nous pénétrons sans éclaireurs, une voiture d'ambulance oubliée, voilà les seuls souvenirs personnels qui me sont restés de cette grande journée du 25 août! N'est-ce pas le cas de Fabrice, qui de Waterloo ne se rappelait qu'une course errante derrière des maréchaux et une chute de cheval?

Mais Fabrice ne savait même pas qu'il avait vraiment assisté à une grande bataille. Je dois dire que le tonnerre de l'artillerie nous montrait ici que l'action décisive était engagée et que même nous nous rendions compte que les fantassins ennemis, loin d'avancer, hésitaient et pliaient, reculaient vers leur masse qui débouchait encore de la Mortagne.

Dès le matin, le général Dubail attaque.

Ses quatre corps donnent en même temps : le 14e sur Raon-l'Étape, le 21e sur la Meurthe et Baccarat, le 13e sur Ménarmont, le 8e sur Moriviller. Le général s'est transporté à Rambervillers. La lutte est terrible contre les troupes de von Heeringen. Vers midi, les deux corps du centre, entre la Mortagne et la Meurthe, le 13e et le 21e, cèdent. Sous les efforts du général von Xylander, commandant le Ier corps bavarois, notre front va être rompu ; mais non. La ligne reste intacte, le recul cesse et la résistance en certains endroits — comme celle de la 44e division au col de la Chipotte, — restera légendaire.

C'est ainsi que toute l'armée von Heeringen est pendant la journée aux prises avec l'armée Dubail et ne peut, pas plus que la veille, déboucher vers Rozelieures, Saint-Boingt, Haillainville, c'est-à-dire vers Charmes.

En même temps, l'action décisive est nouée entre l'armée du Kronprinz bavarois

et l'armée de Castelnau. Des hauteurs de Brémoncourt et de Borville, leur prolongement, nos 75 et nos rimailhos versent un torrent de fer sur l'ennemi dont les masses progressent. Le 16e et le 15e corps, les 64e et 74e divisions, le 8e corps que le général Dubail a passé au général de Castelnau, le corps de cavalerie, en un mot toutes les troupes qui se trouvent en arc de cercle entre la Mortagne et la Meurthe, devant la trouée, se mettent en mouvement sous un déluge d'obus. Nous débouchons sur les premiers villages, Einvaux, Clayeures, Rozelieures. C'est une tuerie sans nom. Un régiment de coloniaux de la 74e D. R. accomplit des prodiges dans la région d'Einvaux, se fait décimer malgré un triste incident que j'indique sans le raconter : il s'agit d'un moment de faiblesse d'un officier. Mais le 8e corps est bousculé de Rozelieures. Un trou va-t-il être ouvert ? Le 2e chasseurs répare l'échec en reprenant le bois de Talau. Il

est 11 heures. A 12h 30, c'est au contraire l'ennemi qui vacille et recule de Rozelieures sur Remenoville; la 6e division de cavalerie le talonne.

La nouvelle en arrive au quartier général de Pont-Saint-Vincent vers 3 heures du soir. C'est à ce moment que le général de Castelnau lance l'ordre que nous avons cité :

« En avant, partout, à fond! »

Malheureusement, il ne parvient que dans la soirée aux régiments. La nuit approche. Le corps de cavalerie, dont les chevaux sont fourbus, n'est plus bon à grand'chose : sinon toute la rive gauche de la Mortagne et de la Meurthe était nettoyée, et, si la pression avait pu continuer, la cavalerie balayant et permettant à l'infanterie de rejoindre à son tour, Lunéville était évacué par l'ennemi.

Quoi qu'il en soit, au soir de cette journée, les Bavarois ont dû abandonner leur attaque et repasser la Mortagne. Leur

VUE DE ROZELIEURES

centre de résistance est à Gerbéviller et ils n'occupent plus, sur la rive gauche de cette rivière, que les bois et un ou deux villages qui sont en avant de la petite cité. Nous rentrons dans les villages français en ruines, qui brûlent : Mainville, Damelevières, Mont, Lamath, Remenoville.

... Le combat de Lamath et de Xermaménil, je l'évoque avec émotion. D'abord, parce que — je viens de le dire — nous avons failli être tués le matin du 25 août à Lamath, où l'escadron était entré imprudemment, sans s'éclairer. Ensuite, parce qu'il n'est point de plus beau fait d'armes que celui de ce combat qui nous vengea : et si le héros en est mon frère, je ne suis point gêné pour m'en souvenir. Il était alors sous-lieutenant au 6e bataillon de chasseurs. C'est lui que j'avais rencontré, trois jours avant, en ce soir tragique de retraite, au bord de la Meurthe. Il est à présent capitaine, retourné au front malgré ses blessures, chevalier de la Légion d'honneur et cinq fois cité à l'ordre, tout en n'étant ni aviateur ni officier d'état-major, mais simple officier de troupe.

Avant d'être un des héros de Verdun, de l'Yser et de la Somme, le sous-lieutenant Georges Bertrand fut le héros de Lamath et de Xermaménil. Je ne raconterai point la bataille. Il l'a fait lui-même (1). Il faut lire ce récit de simple prose qui a la nudité littéraire digne d'une anthologie. Jamais on n'a donné une impression plus directe de la bataille ni mieux décrit les mobiles psychologiques du courage personnel. Et c'est un fait d'armes digne des chansons de geste que cette capture de 300 hommes par une section — à une époque où les Allemands ne se rendaient pour un morceau de pain que dans nos pauvres journaux!

(1) Voir *Carnet d'un Officier d'alpins*. In-8, avec six gravures et une carte hors texte. Berger-Levrault, éditeurs. Prix : 1 fr. 50.

26 août.

Toute la journée encore les canons ont craché. Les engagements d'infanterie ont été épouvantables. Mais tous les éléments ennemis qui traversent la Mortagne et la Meurthe viennent se briser sur notre front.

Les bois sont remplis de cadavres. La puanteur commence à être écœurante. Par moments, on en est indisposé.

A l'entrée du bois du Vacquenat, sur la route de Lamath à Méhoncourt, — et j'ajoute, pour bien préciser, au croisement de cette route et d'un layon allant à la ferme Saint-Antoine, — nous avons vu ce matin un dragon français pendu à un arbre par les pieds, la tête en bas, le ventre ouvert, le corps dépecé. Je me jure d'en faire autant au premier Allemand que je prendrai. Quelques heures après,

nous trouvons un tas de blessés allemands et deux ou trois fuyards parmi eux : malgré la vision du matin, nous n'avons pu nous empêcher de les ramener prisonniers sans leur faire aucun mal, et en leur donnant à boire.

Le soir, les éléments avancés des ennemis reculent. Nous poursuivons les traînards. Mais nous arrivons devant le village de Landécourt. Une compagnie de chasseurs est avec nous. Je rends compte au commandant que le village est occupé. Une rapide reconnaissance m'a permis de le constater.

Les alpins attaquent le village. Ils se profilent, en ligne de colonnes et en tirailleurs, par sections. Nous autres, nous sommes retirés, prêts à poursuivre.

Quelques alpins tombent. Mon frère est là. C'est terrible, terrible de regarder, avec ma jumelle, le geste de ces pauvres hommes, d'épier leur façon de tomber pour voir si je ne reconnaîtrai pas un

mouvement familier de mon frère, pour me rendre compte s'il n'est pas atteint...

J'ai rarement vécu des heures plus angoissantes.

Mais le village n'a pas beaucoup résisté. Les Allemands sont partis rapidement. Il n'y a pas grand mal. J'y cours au galop. J'ai le temps d'embrasser mon frère, et je rejoins l'escadron.

Nous cantonnons dans un village, où nous avons passé il y a trois jours, Brémoncourt, je crois. L'artillerie s'y installait. Je me rappelle qu'un pauvre bougre d'artilleur était sur un caisson, le pied mutilé par un éclat. Mes hommes le portent dans la maison d'un paysan cossu et rapace. C'est à peine s'il veut le laisser entrer. Il refuse de lui donner à boire ou à manger ; il n'a rien... Une heure après, quand nous repassons, le paysan avait sorti le blessé qui râlait sur le seuil de la porte...

. . . . . .

. . . . . .

Ce soir, nous retournons à ce village. Je reviens chez le paysan. Mais il est parti, affolé par les obus, craignant que les Allemands ne nous bousculent.

J'ai mené mon peloton chez lui. Mes hommes se souvenaient, et ils étaient furieux. Sa cave a été mise à sac. J'ai laissé boire le vin tant qu'on en a voulu. J'en ai fait porter aux autres pelotons. Mes dragons, qui n'ont jamais commis un acte de pillage, qui ont en tout gardé la plus rigoureuse discipline, ont fait cela joyeusement... Ils ont fait payer à ce paysan sa cruauté envers l'un de ceux qui mouraient précisément pour protéger sa maison...

Pour la première fois, les chevaux ont pu être enfermés dans une écurie et être dessellés! J'ai failli aussi dormir sous un toit. Mais j'ai dû passer la nuit avec six hommes, en patrouille... Malchance. Mais c'était mon tour.

27 août.

La bataille continue avec acharnement. Il semble que la poussée des ennemis ait légèrement changé de direction. Leur attaque est moins massive. La route de Bayon et de Charmes n'est plus leur objectif. Ils ont longé la Mortagne jusqu'à Gerbéviller et Moyen, et veulent par là nous percer à notre aile droite, à l'endroit où le contact s'établit entre le 8e corps et notre division.

Depuis deux jours, à Rozelieures, à Clayeures, à Remenoville, c'est une véritable boucherie. On ne se bat plus qu'à la baïonnette. Héroïsme utile de nos troupes. Les Allemands ont repassé la Mortagne et ne peuvent plus revenir sur notre rive gauche.

Nous entrons dans Remenoville, qui

REMENOVILLE

vient d'être évacué. Les maisons brûlent sous le clair soleil qui se lève. On piétine les cadavres mêlés des Bavarois et des Français. Il y a, le long du village, un petit ruisseau qui va se jeter dans la Mortagne. Je n'ai pu y faire boire mes chevaux, tant il était encombré de cadavres et de charognes. L'eau qui coule est rose... A la sortie qui débouche vers Gerbéviller, la lutte a dû être effroyable. Les corps s'amoncellent. Un obus allemand est tombé dans un groupe de soldats et a fait écrouler un mur. Les membres de ces hommes sont épars et déchiquetés. On voit un malheureux, dont les entrailles ont été projetées à dix mètres, sur les fils de fer qui bordaient le champ.

La bataille progresse vers Gerbéviller.

Il y a là en action un régiment de coloniaux. Il a perdu deux colonels depuis le 24 août — en cinq jours! C'est un officier de l'état-major de la brigade qui me le déclare et me narre le fait qui suit.

Le troisième vient d'arriver : un commandant promu, qui a vingt campagnes et dix médailles. Tout jeune encore. Il se présente au commandant de la brigade.

— Bien. Très bien. Votre régiment se défile vers la Mortagne. Vous pourrez le rejoindre quand vous voudrez. Il est là...

Et le colonel lui montre l'endroit sur la carte, puis, d'un geste large, l'horizon boisé où tombe la mitraille. Des obus, du reste, tombent à droite et à gauche dans le village. Il poursuit :

— Prenez garde : deux colonels ont été déjà tués.

— Je serai le troisième, répond le jeune colonel en souriant. Jamais deux sans trois...

Un bruit formidable : c'est un obus qui, ne blessant personne d'autre, éclate là et le décapite. Il a commandé nominalement pendant dix minutes son régiment...

...Durant ce 27 août, la bataille continua, et avec acharnement. Mais son centre est déplacé : ce n'est plus en avant de la trouée de Charmes, c'est sur la Mortagne.

La bataille de la trouée de Charmes est terminée, et c'est une victoire.

Mais, si la bataille de la trouée de Charmes est finie, la bataille de Lorraine continue. Celle-là ne prendra fin que le 12 septembre, comme la Marne.

Du reste, on ne se rend pas compte, ni en France ni à l'étranger, de ce qui se passe. Nous savons à présent que le communiqué du 27 août dit seulement :

« Dans la région entre les Vosges et Nancy notre offensive est interrompue. Depuis cinq jours les pertes allemandes

sont considérables. On a trouvé au sud-est de Nancy, sur un front de trois kilomètres, 2.500 Allemands; dans la région de Vitrimont, sur un front de quatre kilomètres, 4.500 morts. »

Seul le commandement sait à quoi s'en tenir, puisque le général en chef envoie à la Ire et la IIe armée l'ordre du jour ci-après. Nous devons dire pourtant que nous n'en avons pas eu connaissance alors sur le front — et que nous n'avons eu le sentiment de vaincre que parce qu'on se battait désormais sur la Mortagne et non sur les hauteurs de Saffais et de Brémoncourt. Et même la bataille continuant, nous n'avons guère eu le sentiment d'avoir vaincu : on ne considérait pas le travail accompli, mais la tâche à réaliser.

Bref, voici l'ordre du jour du généralissime :

Les Ire et IIe armées donnent en ce moment un exemple de ténacité et de courage que le général commandant en chef

GERBÉVILLER

(Intérieur de la chapelle du château de Lambertye.)

est heureux de porter à la connaissance des troupes sous ses ordres.

Indépendamment des corps de couverture dont quelques-uns ont combattu depuis l'ouverture des hostilités, ces deux armées ont pris, le 14 août, une offensive générale, obtenu de brillants succès jusqu'au moment où elles se sont heurtées à une barrière fortifiée et défendue par des forces supérieures.

Après une retraite parfaitement ordonnée, les deux armées ont repris l'offensive en combinant leurs efforts et regagné une grande partie du terrain perdu. L'ennemi plie devant elles, et son recul permet de constater les pertes considérables qu'il a subies.

Ces armées combattent depuis quatorze jours sans un instant de répit avec une inébranlable confiance dans la victoire qui appartient toujours au plus tenace.

Le général en chef sait que les autres

armées auront à cœur de suivre l'exemple fourni par les Ire et IIe armées.

Le Général commandant en chef,
Signé : JOFFRE.

28 août.

Dès lors, si la bataille de Lorraine continue sur la Mortagne, plus particulièrement dure aux environs de Gerbéviller, son centre de gravité pourtant s'est déplacé : l'intérêt essentiel de l'action est à présent plus au nord, sur le Grand Couronné. L'objectif de l'armée ennemie n'est plus la trouée de Charmes, mais Nancy. Faute d'un but stratégique comme l'invasion par Charmes et Neufchâteau, il semble se contenter d'un but tactique, moral et politique : la prise de la capitale de la Lorraine.

Mais du 28 août au 12 septembre, pendant deux longues semaines, la IIe armée française a été digne d'elle-même. Aidée à sa droite par la Ire armée, elle a sauvé Nancy, elle a repris Lunéville, elle a

reporté la ligne du front à la frontière même, elle a maintenu devant elle des effectifs ennemis s'élevant peut-être à 300.000 hommes, elle a été le pivot fixe inébranlable, de Nancy à Verdun, autour duquel tournait notre immense aile gauche, qui descendait de Charleroi, elle a permis la victoire de la Marne.

C'est ce que le commandement en chef et la France attendaient d'elle.

Nos notes vont dès lors se rapporter à ces événements. Citons-les de nouveau intégralement.

. . . . . .

Une batterie de 75 va s'installer sur une hauteur, très près de l'ennemi, mais séparée par la Mortagne; son tir pourra être épouvantable. L'escadron la soutiendra.

La pluie nous transperce. La faim nous talonne. Depuis notre arrivée en Lorraine, les convois n'ont guère pu s'organiser et les voitures nous rejoindre au milieu de cet ouragan. En somme, nous n'avons eu que notre boîte de conserves, les mirabelles des arbres pliant sous leur poids, et les pommes de terre prises dans les champs. On a faim.

Nous sommes arrivés sur ce plateau d'où l'on domine les positions des Allemands. Les canons se défilent et s'installent. A peine en position, les shrapnells éclatent autour d'eux. On ne doit pourtant pas voir les canons de chez l'ennemi.

Avec leur mobilité extraordinaire, nos pièces changent de place. Même jeu. Elles n'ont pas eu le temps de tirer, qu'elles sont arrosées par un feu précis. La comédie se renouvelle une troisième fois. C'est désespérant. Il n'y a pourtant dans le ciel gris aucun aéroplane. Quel est ce mystère ? Nous le découvrons.

A trois cents mètres en avant, et de l'autre côté de la crête, vers les Allemands, on voit un troupeau de moutons. Chaque fois que nous nous déplaçons, le troupeau nous suit. Un officier allemand regarde avec sa jumelle. Il sait que la batterie est à trois ou quatre cents mètres en arrière du troupeau...

Je fais arrêter le berger. Cet espion a été fusillé après avoir avoué, deux jours après. Il avait vendu sa patrie et sa vie pour cent francs.

Quant aux moutons, nous les avons chargés. La lance en avant dans le troupeau ! Don Quichotte n'a jamais accompli

plus bel exploit. Et l'on disait qu'il n'y aurait plus de charge de cavalerie... Celle-ci prélude aux charges, nombreuses encore, de patrouilles contre patrouilles, et aux grandes marches qui, dans le Nord, après la Marne, nous ont évité d'être enveloppés par un mouvement débordant de l'aile droite allemande.

Nous avons donc poursuivi les moutons pendant un kilomètre. Puis nous les avons laissés paître paisiblement. Derrière eux, pendant toute la journée, les obus allemands sont tombés. Ils ont bien ainsi perdu deux ou trois cents obus... Et notre batterie a pu faire une rude besogne.

En rentrant, le soir, je passe par Landécourt. Il pleut toujours... Un convoi de prisonniers défile. Trois cents hommes environ, parmi lesquels sept officiers. Ce sont les prisonniers du château de Xermaménil. C'est mon frère et sa section qui les mènent au corps d'armée. J'en suis tout ému.

Mon peloton se repose dans ce village. La pluie a pénétré jusqu'aux os. Un de mes sous-officiers est allé vers une maison démolie. Il y a là des hommes du train qui ont fait une soupe chaude, une soupe où tous les légumes et un morceau de viande se mêlent. Mon sous-officier vient me chercher, et ces braves trainglots m'offrent une assiette de leur soupe. J'en garderai toute ma vie le souvenir. C'est la première fois que nous absorbons quelque chose de chaud depuis que nous sommes en Lorraine.

29 août.

Nous progressons sérieusement vers Gerbéviller. Un régiment de la 147e brigade a pu passer la Mortagne et se maintenir dans des tranchées. Il a eu l'héroïsme de se faire décimer à la première tranchée allemande, sur les collines qui dominent le bourg.

Notre escadron reçoit l'ordre de passer la rivière. Il y a un gué ; mais on ne peut songer à le traverser. Nous sommes là à découvert. Une grêle de balles nous accueille. Il en tombe plusieurs milliers par minute. Les hommes dégringolent. Cette mission est impossible à remplir de jour.

Nous nous abritons dans un petit bois. On fait l'appel. Mais les shrapnells nous suivent. Ce sont des shrapnells de 77... Cela ne nous empêche pas, harassés, de

nous étendre sur l'herbe détrempée et de nous endormir au grand soleil.

Et pourtant les obus pleuvent.

C'est épouvantable. L'un d'eux éclate soudain. Il tue ou blesse six hommes et atteint notre colonel... Nous en sommes très affectés. Il est mort quelques heures après, en disant au général : « Je n'ai pas pu accomplir ma mission... Pardonnez-moi. Elle était trop difficile à remplir... »

30 août.

Une batterie lourde est installée quelque part, sur la rive gauche de la Mortagne, derrière une colline, au sud-est de Gerbéviller. De là, elle prend de flanc nos tranchées, balaie les routes où s'avancent nos colonnes, arrose les bois où nous nous réfugions. Elle rend bien pénible notre progression contre la petite ville et contre toute la ligne des fortifications allemandes dominant la rivière.

— Allez voir si vous pouvez découvrir où se cachent ces oiseaux-là, me dit le commandant.

Ils doivent être cachés dans un bois ou très bien abrités, car nos aéroplanes n'ont pu les découvrir.

Il me faut passer la Mortagne. La matinée est ravissante. Je traverse des bois

adorables où se joue le soleil. Tous les bruits y sont étouffés. On n'entend plus le canon. Qui croirait à la tuerie voisine? Cependant, je suis le cours de la rivière pendant plusieurs kilomètres, afin de pouvoir la traverser sans être sous le feu des postes prussiens. En effet, la ligne ennemie bifurque, à l'est, vers Baccarat et Raon-l'Étape. Mais là, le 8e corps français lui est opposé. Pour le moment, l'effort du combat ne se porte point dans cette région : ce n'est pas la ligne de tranchées continue et infranchissable que nous rencontrons partout ailleurs.

Nous traversons la rivière à gué — un gué que ne porte point ma carte, mais que m'indique un paysan — pour éviter que quelque observateur ennemi qui surveille les ponts ne m'aperçoive au bout de sa jumelle. Par de petits sentiers encaissés nous nous défilons, remontant, sur la rive occupée par les Allemands, la Mortagne, vers Gerbéviller.

A huit cents mètres, nous voyons poindre une sentinelle. Nous obliquons, cachés par le mouvement d'une colline. Nous longeons un petit bois. Mais il est visible que la lisière en est occupée, et chaque layon bien gardé. Un de mes hommes met pied à terre. Nous l'attendons dans un fourré. Il va, en rampant à travers champs, se cachant dans l'avoine, derrière les arbres et les fossés, jusqu'au bois. Ainsi, il parvient à trouver un passage entre deux postes prussiens. Nous entrons dans le bois sans avoir été vus. Les taillis et les fourrés sont impénétrables. Les branches forment un réseau qui nous déchire la figure. Nous le forçons, le casque en avant, les éperons dans le ventre du cheval. Nous arrivons enfin jusqu'à un chemin...

Suivons-le. Du reste, nous marchons vers le canon. Les cinq et les six coups de la batterie allemande, — des coups sourds avec un tintement de clochettes, —

se font entendre, pour bien nous montrer le chemin des pièces que nous cherchons.

Marche angoissée et rapide. Nous sommes en pleines lignes allemandes. A notre gauche, une éclaircie. Je m'avance pour m'orienter. Nous dominons la Mortagne, en face du village de Vallois. Nous suivons pendant quelques instants la lisière du bois — à une certaine distance, pourtant. Mais un groupe de soldats ennemis nous oblige à nous enfoncer dans un taillis. Alors je laisse là nos chevaux, sous la garde d'un homme, et nous marchons à pied, nous glissant le long du sentier dans les fourrés. Nous approchons d'une hauteur, la pente est dure, et la forêt doit finir, car les arbres et les arbustes sont assez clairsemés. Le bruit des obus éclate tout près de nous. Le canon n'est pas loin. Notre marche est silencieuse, et nous avons peur des branches pliées, qui crient en se redressant et pourraient révéler notre présence.

Une ligne lumineuse. C'est l'orée du bois. Tout au long, dans le fossé, des soldats allemands. Ils dorment ou font la soupe. Ce sont des fantassins, au casque pointu, et non pas des artilleurs. Ils sont là — nous nous avançons encore — à trois cents mètres. S'ils observaient la profondeur du bois ou s'ils écoutaient les bruits indistincts, nous serions surpris.

Nous longeons la ligne qu'ils forment. Bientôt nous n'en voyons plus. Nous pouvons aller plus près, déboucher même du bois. Personne, sauf une sentinelle. Elle est là, par acquit de conscience, sans rien observer. Cent mètres nous séparent.

Mon ordonnance me fait un signe expressif. Je lui réponds de même : Oui...

Et le voilà parti en rampant. Nous nous sommes tapis sur la mousse, dans une angoisse extrême. S'il réussit, notre mission est terminée. Mais si la sentinelle peut donner l'éveil, nous sommes pris.

Mon ordonnance s'appelle Martin. C'est

un Alsacien, qui était aux dragons de Darmstadt et a déserté trois jours avant la guerre, pour s'engager chez nous. Il est terrible. Sa seule joie est de tuer ou de sabrer les Prussiens. Toute ma vie je le verrai, comme pendant la campagne, viser méthodiquement avec sa carabine et tirer, en accompagnant chaque coup d'une énergique injure à l'égard des Allemands :

— *Gochon !... Gochon !...*

Injure invariable.

A présent, il rampe tranquillement, sans hâte, avec son calme d'Alsacien. A deux mètres de la sentinelle, nous le voyons se dresser, la saisir par derrière, lui planter autour du cou ses mains énormes, l'étendre par terre, râlant... Pas un coup de feu, pas un appel. L'éveil n'a pas été donné.

Nous courons à lui. Il rit, étendu sur la sentinelle qui étouffe. On desserre l'étreinte. Je mets sur la tempe de l'Allemand le canon de mon revolver. Mais mon homme, terrorisé, sera sage. Je le laisse à

(*Cliché des Imprimeries Réunies*)

NANCY

la garde de Martin qui l'a désarmé et le tient toujours couché. Et nous sautons hors de la forêt, dans le fossé.

Inutile d'avancer plus loin. La batterie d'artillerie est là.

A cent mètres de nous, cachées par les hauteurs environnantes, abritées par les branchages qui font croire que la batterie n'est qu'un bosquet de notre bois, sur un terrain battu et préparé par le génie, six pièces sont installées et crachent tranquillement la mort. Les artilleurs s'empressent autour des pièces. Sur une route, au delà d'un petit ruisseau, à deux cents mètres en avant, il y a l'échelon de ravitaillement.

Il ne m'en faut pas plus. Je pointe sur ma carte l'endroit repéré, et nous rentrons dans le bois. Martin est toujours avec la sentinelle. Il l'a bâillonnée avec une ceinture de flanelle et lui a lié les poings avec sa bretelle de carabine et une ficelle qu'il a toujours avec lui...

Nous partons prudemment jusqu'au fourré, où nous avons laissé nos chevaux. Ils sont là, avec l'homme qui les gardait...

— Je pensais bien que vous ne reviendriez pas, dit-il, mon lieutenant.

— Tu t'es trompé... En selle!

Nous montons à cheval et enfilons le sentier. Nous avons laissé la sentinelle, trop encombrante pour l'emmener prisonnière. J'ai eu toutes les peines du monde à empêcher Martin de lui donner, comme souvenir, un bon coup de sabre.

— *Gochon... Gochon,* — disait Martin, — tandis que mon « gochon », bâillonné, les mains liées, mais les pieds libres, s'enfuyait au plus vite.

Pour nous, nous prenons le galop dans le sentier. Il nous faudra traverser une ligne de postes. Le mieux est de les surprendre en allant à fond de train. C'est ce que nous avons fait. Nous sommes ainsi sortis du bois, sous le feu des postes et des sentinelles qui nous ont manqués.

Au grand trot, nous rentrons rendre compte de notre mission, et je m'abouche avec le capitaine qui fera taire les gros canons allemands.

Je lui montre ma carte et lui explique ce que j'ai vu.

Une heure après, ses pièces arrosaient les parages d'où nous venions. Leur arrosage dure trente minutes : la batterie allemande était anéantie, après n'avoir riposté que quatre ou cinq coups.

31 août.

Repos pour nous. Cette nuit, des obus sont tombés dans le champ où nous bivouaquons près de Remenoville. Bombardement inoffensif, du reste.

Le nombre des blessés est immense. Cet assaut le long de la Mortagne est désolant. Les automobiles, en files interminables, viennent, le soir. On y lit encore les enseignes de grands magasins de Nancy et de Lyon, d'hôtels de Grenoble et de la Côte d'Azur. Il y a aussi des cars alpins.

Les médecins opèrent dans des granges, sur de la paille, les plus malades; et puis, tout cela est emporté dans les autos... Un fouillis terrible parmi ces voitures innombrables, trépidantes; et pourtant, sans

qu'on sache comment, tout cela s'organise et l'évacuation a lieu.

Je rencontre un officier de l'état-major de la n^e... division. Il me raconte une histoire qui mérite de rester dans les fastes de la guerre et du Parlement. Je la transcris fidèlement : intermède comique dans le drame de cette bataille.

Que je spécifie bien pourtant que je ne doute pas du courage des parlementaires. Ils ont eu souvent une attitude admirable au feu, et le courage civique me paraît du reste plus difficile à avoir que le courage militaire... Pour moi, je le dis nettement, la place des députés et des sénateurs était non pas aux armées, mais aux Chambres. Cette histoire comique n'est donc pas pour les ridiculiser.

Mon peloton était sur la route à quelques centaines de mètres de lui, quand Jean Goujon, député et lieutenant, a été tué. Depuis, j'ai appris la mort à l'ennemi de Félix Chautemps et de Pierre Leroy-

Beaulieu, réconciliés dans le même sacrifice héroïque de leur vie. Vingt autres de leurs collègues ont été cités à l'ordre ou décorés; et le Dr Reymond, sénateur, était sur son avion frappé à mort en plein vol. Chevillon, Proust, Nortier, Chaigne..., morts à l'ennemi! Les parlementaires, eux aussi, ont accompli leur devoir.

En voici un toutefois — je l'ai vu sur le front — dont l'attitude a fait la joie de la ne... division. Appelons-le X...

X... apparut à la séance du 4 août, en costume de chasseur. Une bouffée de jeunesse envahit les couloirs où étaient accourus ses collègues... Il eut son heure de célébrité. Le lendemain, calme, il rejoignait son corps.

Étant allé voir le général qui formait sa division, il avait passé sa carte. On l'avait reçu tout de suite.

— Mon général, dit-il, je m'engage.

Le général admirait l'exemple donné.

— Mais, ajouta aussitôt notre parlemen-

taire, je n'ai plus vingt ans. Veuillez me prendre à votre état-major.

La requête — c'était justice — fut accordée.

Le rapport de la place portait le lendemain : « Le chasseur X..., engagé volontaire, est affecté comme secrétaire à l'état-major de la n^e^... division. »

Tout alla bien tant qu'on resta loin du front. Notre homme faisait du zèle. Il répondait à cinquante lettres par jour — par habitude. Il avait le verre facile. Il était choyé.

La division partit. Le 20 août, elle était dans les environs de Nancy. X... rayonnait d'être en campagne. Il avait un uniforme plus somptueux que jamais. Le général, pour sa bonne volonté, l'avait nommé sergent. Seulement, c'était moins drôle que dans son fief électoral. Là-bas, il se levait à 7 heures, puis venait au bureau ; il s'en allait pour déjeuner avec quelques joyeux camarades. Après dîner, il rentrait se coucher dans l'hôtel confortable de la petite

ville. Le dimanche, il allait, en soldat, faire une tournée électorale... Sur le front, c'était changé. On avait passé une nuit dans un fourgon à bestiaux, une seconde sur la voie où l'on débarquait, la troisième dans une mauvaise grange. Rien à manger. Le service d'approvisionnement de la division fonctionnait encore mal, étant en pleine organisation. Quant aux paysans, rien à en tirer. X... ne les impressionnait pas quand il disait :

— Vendez-moi votre poule : je suis représentant du peuple.

Ils préféraient garder leur poule en réserve, car une période de privations s'annonçait pour l'hiver.

Notre homme déchantait.

Il y avait aussi ce diable de lieutenant-colonel, chef de l'état-major, qui était devenu exigeant et par trop autoritaire. Le sergent X... ne dormait plus, il ne mangeait plus, sans cesse dans ses paperasses. La nuée des secrétaires n'avait ni

trêve ni repos. Lui surtout était devenu le souffre-douleur du colonel.

Et puis, brusquement, le 22 août, on fut en contact avec l'ennemi. Sans préparation, sans transition, soudain, et pendant toute la journée, des obus formidables tombèrent sur la division. C'était une terrible pluie de mitraille. Le général avait établi son poste de commandement en plein champ, au croisement de deux routes. On était très mal, mais l'endroit était excellent pour le poste. Le colonel ne laissa pas au sergent X... une seconde de repos. Les dépêches arrivaient, les estafettes, les communications téléphoniques. Il fallait répondre, rédiger des plis, communiquer les ordres. X... était affolé. Et ces satanés obus continuaient à tomber à droite, à gauche, partout. Les voitures d'ambulance défilaient sur la route, et les brancardiers avec des civières; des blessés se traînaient jusqu'au village : c'était lugubre.

Vers la nuit, l'ouragan se calma. Le sergent X... n'avait encore rien pris depuis le matin. Il n'en pouvait plus. Le pauvre homme ouvrait une boîte de conserves quand le colonel l'appela.

Immédiatement, ce fut un nouvel orage de menaces, plus terrible que l'orage de fer de tout à l'heure.

— Vous êtes idiot. Vous avez envoyé au général du corps d'armée un ordre pour l'une de nos brigades et à la brigade le compte rendu pour le général du corps. Vous n'êtes qu'un b... de s... A l'heure actuelle, le général du corps ne sait pas encore ce qui s'est passé... J'en ai assez, vous entendez... Je vous enverrai faire de la politique ailleurs, Monsieur... Rompez. Vous aurez huit jours de prison.

Sous cet orage-là, X... resta impassible. Il sourit.

— Non, dit-il...

Et il remuait la tête tranquillement.

— Vous êtes saoul ? lui cria le colonel.

Mais toujours plein de sérénité, X... reprit :

— Écoutez, je vois que ça ne va pas entre nous. J'aime mieux vous le dire tout de suite : je m'en vais!...

Pour le coup, le chef d'état-major pensa devenir fou.

— Ah! vous allez user de vos relations politiques, vous faire changer de corps... Soit. En attendant, vous êtes puni.

X... souriait.

— Eh non! Je ne suis ici que comme volontaire. Puisque nous ne nous entendons pas, je pars. Voilà tout.

Et il s'en alla en haussant les épaules.

Le colonel voulait le faire passer en conseil de guerre le lendemain. Mais le général redouta une histoire ennuyeuse et fit venir le révolté. C'était exact : il n'avait signé aucun papier. Il était venu dire : je m'engage. On ne lui en avait pas demandé davantage. On ne s'était pas inquiété de savoir si les formalités étaient remplies,

l'engagement dûment paraphé. X... n'était à l'armée que comme amateur!

On télégraphia, on prit des renseignements. C'était indiscutable. Le chasseur X..., nommé sergent, n'était qu'un simple civil. Mais il n'était ni sergent ni chasseur.

Alors, comme il en avait assez, il n'avait qu'à s'en aller.

C'est ce qu'il fit. Il prit le premier train d'évacuation de blessés.

Et nous ne l'avons pas revu.

1er septembre.

Nous sommes toujours à Remenoville. Notre rôle est désormais insignifiant. Plus de reconnaissances. Il semble que sur toute la ligne de la Mortagne, où les infanteries sont en contact, ce ne soit qu'une longue bataille à la baïonnette...

J'ai été assez occupé à l'état-major aujourd'hui. Les prisonniers allemands sont nombreux, ce qui indique un affaissement dans la résistance ennemie. Il s'agit de les interroger. J'ai fort à faire, car les deux officiers interprètes, celui de la brigade et celui de la division, ne connaissent... que l'italien !

Il est difficile de faire parler les Prussiens, les sous-officiers surtout. Mais on arrive à avoir des renseignements précis par les Bavarois, lâches quand ils sont

pris; il faut surtout, avant, les mettre en confiance en leur parlant de leur village et de leur femme. Alors, ils pleurent, vous montrent des photographies, puis vous disent l'emplacement de leur régiment et ce qu'ils savent sur la position de leurs batteries.

2 septembre.

Le *Sedantag!* L'anniversaire de notre défaite de 1870... Sans doute, la bataille sera terrible aujourd'hui... Les Allemands voudront un coup décisif et une victoire.

Nous avons passé toute la nuit debout, au pied de nos chevaux sellés. Rien pendant la nuit.

Au matin, la bataille a repris, mais moins sauvage.

Maintenant, chacun reste dans ses tranchées, sans ces offensives meurtrières qui durent depuis dix jours.

. . . . . .

... J'ai transcrit mes notes. Ainsi nous avons sur la Mortagne la sensation d'un apaisement — parce que nous étions moins exposés. Or, au contraire, la lutte n'avait jamais été plus ardente sur les hauteurs du Grand Couronné ni l'instant aussi critique.

Tandis que l'armée Dubail livre bataille sur la Mortagne, sur la Meurthe et dans les Vosges, que la droite de l'armée de Castelnau tient en avant de Lunéville et de Gerbéviller, les attaques allemandes sur le Couronné sont si puissantes que nous faiblissons. Dès le lendemain, 3 septembre, la situation paraîtra si compromise à l'état-major de la IIe armée qu'on y étudiera la retraite en arrière de Nancy sur les positions : forêt de Haye, plateau de Saffais, Belchamp! Les dispositifs du recul sont préparés et les ordres ont été tirés.

3 septembre.

Décidément, la trêve continue. On se regarde de tranchée à tranchée, sans perdre ni gagner de terrain.

Nous partons pour aller cantonner au bord de la Meurthe. Étape de nuit, pour éviter que les aéroplanes ne nous voient manœuvrer. Nous faisons la première partie du chemin avant le lever du soleil, l'autre, après son coucher. Nous passons le milieu de la journée dans un champ, allongés, sous le chaud soleil, à l'abri de pruniers ployant sous le poids des mirabelles. Jamais il n'y a eu autant de calme joyeux autour de nous. C'est une détente de tout mon être. On a le temps de faire avec les légumes des champs un repas admirable, et quelle bonne marmelade de prunes...

Nous sommes à Einvaux, où la bataille, il y a huit jours, a été le plus farouche, où tout un régiment de coloniaux a trouvé son tombeau. A présent, ce n'est plus que le silence et le rayonnement du soleil.

4 septembre.

Le canon gronde par intervalles. Pourtant, l'accalmie continue. Est-ce le silence qui précède les grands combats?

Nous venons d'arriver à un village au bord de la Meurthe. J'installe les petits postes. A minuit, des chasseurs viennent nous relayer. Ils étaient depuis deux ou trois jours en seconde ligne, au repos. Ils ont lu des journaux.

— Que se passe-t-il dans le Nord?

J'ai demandé cela au lieutenant qui relève les postes avec moi.

— Dans le Nord? Rien... Les Prussiens sont devant Paris...

C'est un coup de massue. Les larmes nous viennent aux yeux.

— Nous avons été écrasés?...

— Non. Je crois qu'on a battu en

retraite, comme ici, mais que la bataille n'a pas été livrée. Elle se décidera sous les murs de Paris.

Alors un souffle d'espoir m'envahit encore. Il ne faut pas désespérer des destinées de la patrie...

Dans la journée passe tout le 15e corps. On nous dégarnit. Il part pour l'Argonne. Ce corps d'armée a largement racheté la défaite de Dieuze. Dès le 25 août, il a repris l'offensive. En deux jours, le 112e de ligne avait perdu 48 officiers sur 61. Et si le 15e corps nous quitte, nous saurons que c'est pour remporter, sur les Hauts de Meuse, une série de victoires, dont la plus téméraire fut celle de Vassincourt, et pour permettre ainsi au général Sarrail de prendre à revers le flanc gauche de l'armée allemande, de dégager Verdun, d'écraser l'armée du Kronprinz.

5 septembre.

La bataille de la Marne a commencé le 5 et s'est terminée le 12 septembre. Semaine formidable et glorieuse, où se sont jouées les destinées de la France. Pour nous autres, soldats de l'armée de Lorraine, à l'aile droite, notre rôle a été de servir de point fixe pour la manœuvre du général Joffre. Il fallait aux folles attaques allemandes opposer un mur de fer.

C'est ce qui a eu lieu du 5 au 12 septembre. C'est aussi ce que nous avions fait à partir du 23 août, quinze jours avant, poussant devant l'envahisseur l'inébranlable rempart de poitrines humaines, préparant la manœuvre et la victoire de la Marne, avant de la rendre possible par la résistance de la semaine suivante.

Cette grande semaine a été effroyable. Depuis lors, on s'est du moins battu avec des retranchements et sous la protection de tranchées. La grande semaine n'a été qu'un long corps à corps — à partir du 4 septembre, de ce soir angoissant où le généralissime arrêtait toute retraite et ordonnait de mourir sur place plutôt que de céder d'un pas — où le général Gallieni avait saisi la faute de l'adversaire et lancé son armée sur l'Ourcq.

C'était un effort terrible à demander aux troupes qui reculaient depuis des semaines sur tout le front de cinq cents kilomètres, de Sarrebourg à Charleroi. Effort qui fut réalisé sans une défaillance. Une irrésistible volonté de vaincre s'est emparée de tous les soldats. Du chef qui l'affirmait dans l'ordre du jour, elle est passée dans l'âme de chaque troupier. Quelle que fût l'attaque allemande, la volonté de la victoire était plus forte chez nous. Nos troupes devenaient invincibles. Et elles ont vaincu.

Du 5 au 10 septembre, les armées des généraux Maunoury, Franchet d'Esperey, de Langle de Cary et Foch connurent tour à tour des succès et des revers partiels. C'est pendant ces jours-là que le général Foch enlevait si vite Fère-Champenoise, qu'il y prenait un état-major allemand encore saoul, qu'il enfonçait le centre des forces qui le tenaillaient de gauche à droite, en bousculant dans les marais de Saint-Gond une brigade de la Garde prussienne... Le 11 septembre, la décision s'obtenait. Nous étions victorieux. Les corps wurtembergeois, saxons, et les corps prussiens du général de Bülow s'enfuyaient. La victoire était à nous.

Pendant cette période-là, le rôle de l'armée de Lorraine fut de résister. Elle était habituée, depuis quinze jours, à subir stoïquement et sans s'émouvoir les plus terribles chocs. Elle n'eut qu'à faire comme le nègre : à continuer... Elle continua, sans recevoir de renforts, — tandis

que de nouvelles troupes venaient chaque jour rejoindre l'ennemi, — et bien qu'elle eût été diminuée du 15e corps qui était parti la veille pour l'Argonne, ce qui avait encore réduit ses effectifs. Qu'il me suffise de dire qu'une division, qui comptait 22.000 hommes le 23 août, n'avait plus que 8.000 soldats à son effectif le 10 septembre!

Si, quand l'immense aile débordante du général von Kluck arrivait devant Paris, le général Joffre a pu la forcer, c'est qu'il avait pivoté autour de la Lorraine et des Vosges. Le pivot est demeuré inébranlable; sans cela, c'eût été l'enveloppement de toute notre armée.

C'est ce qu'a fait l'armée de Lorraine, grâce au général Foch qui, par la résistance du 20e corps, a sauvé Nancy, s'est arrêté en avant de la Meurthe, a enrayé les conséquences de la retraite de Sarrebourg—Dieuze; grâce au général Ferry dont le rôle fut décisif à Flainval pen-

dant la bataille de la trouée de Charmes, et à Champenoux pendant celle du Grand Couronné; grâce au général Bigot, dont la division a dressé une muraille imprenable devant la trouée de Charmes qui ouvrait la route de Paris; grâce au général Sarrail qui restait inébranlable à Verdun, subissant sans faiblir des pertes énormes; grâce au général Dubail qui envoyait des renforts à l'armée de Lorraine, tout en tenant les Vosges et le col de la Chipotte, sans reculer, lui non plus, déployant un héroïsme obstiné, froid et sanglant...

Voilà les généraux à qui l'on doit la victoire de l'armée de Lorraine.

6 septembre.

C'est une des visions les plus terribles que je conserverai de cette guerre inexpiable.

Le village de R... a été pris et repris trois ou quatre fois. Dans la soirée, j'ai pu m'approcher d'assez près, en le tournant et en débouchant par un petit bois qui est à l'est, pour me rendre compte que des troupes étaient au repos dans le cimetière, à la sortie du village.

Au galop, je cours prévenir le général. L'ordre d'ouvrir le feu est tout de suite transmis à une batterie embusquée à quatre kilomètres. Le cimetière est indiqué sur la carte. Il est facile à repérer.

Les quatre pièces de 75 tirent en même temps. Deux minutes d'un tir infer-

nal. Puis, le repos. Le capitaine sourit. Il me dit :

— Il ne doit plus en rester beaucoup!

Je vais tâcher d'aller voir. Le soleil est couché. Avec deux hommes j'arrive jusqu'au cimetière. Tout est désert aux environs. Pris de panique, les Allemands ont dû s'enfuir du village. Pas une sentinelle. Rien. Seul le grand silence du crépuscule. Un vol de corbeaux autour du cimetière.

En maints endroits, les murs sont écroulés. Et j'ai là une vision d'épouvante. *

Il y avait deux compagnies, peut-être, dans le cimetière et tout autour, au repos, et qui préparaient la soupe. La rafale a passé. Maintenant, ce sont des cadavres. Il y a des blessés qui appellent et des mourants qui râlent. Les cadavres sont déchiquetés, et on ne saurait comment reconstituer les corps, tant les membres sont dispersés et mêlés les uns aux autres.

Des trous profonds, creusés par les percutants, ont remué la terre.

* L'auteur s'est servi de cette incident dans son roman intitulé "L'appel du sol"

Et dans le cimetière, ils ont fouaillé le sol. Toutes les tombes sont démolies. La pierre et le marbre ont éclaté. Les obus, en labourant la terre, ont creusé des fosses. Les vieux cercueils en ont surgi, éventrés. Les morts anciens, brisés eux aussi, leurs linceuls et leurs squelettes déchiquetés, se mêlent, en une odeur et une pourriture affreuses, aux morts nouveaux que nos canons viennent de faire. Ils jaillissent des trous béants creusés par la mélinite, tandis que les cadavres bavarois y ont été précipités et se cachent sous la terre, rouge de leur sang.

7 septembre.

C'est vraiment la bataille décisive qui est engagée, tout l'avenir de la France qui est en jeu. Ici, il nous suffit de tenir, et, pour tenir, de donner sans arrêt des assauts furieux et sanglants.

L'ennemi attaque, sans une minute de trêve, l'organisation défensive du Grand Couronné : hauteurs de Sainte-Geneviève, forêt de Champenoux, plateau d'Amance... Vingt mille obus sont tombés là en quelques jours. Des prisonniers disent que le Kaiser est devant nous et qu'il attend pour faire son entrée dans Nancy.

Ce matin, l'ennemi a pénétré dans la forêt de Champenoux et dans le bois de Velaine, qui est la lisière du Grand Couronné. Il n'ira pas plus loin...

L'artillerie allemande, sur les bords de

la Seille, est hors de portée de nos canons. Mais l'infanterie ennemie déferle. Elle est à portée de nos balles et de nos fusils.

Nous prenons l'offensive dans la forêt de Champenoux : c'est le 206e. En une heure, il est décimé. Le 212e le remplace. Il est haché et brisé. Le 314e arrive. Et rien n'arrête notre élan. Les Allemands ne passeront pas.

... J'ai transcrit ces pages, rédigées le 7 septembre. Ce jour-là, nous avons su que la bataille devenait décisive, en Lorraine comme sur la Marne, et que l'ennemi, menaçant le Grand Couronné de Nancy, entrait dans le bois de Velaine et la forêt de Champenoux.

En effet, jamais l'heure n'avait été plus tragique, et nous nous préparions à abandonner Nancy.

Qu'on se rappelle cette butte du Grand Couronné, série de hauts plateaux qui, en avant de Nancy, séparent la Moselle et la Meurthe de la Seille, se dressent au-dessus de la Moselle par leur premier éperon, l'éperon de Sainte-Geneviève, se prolongent de hauteurs en hauteurs jusqu'à leur dernier éperon, le Rembêtant,

qui tombe dans la Meurthe vers Flainval, près de Lunéville.

Or, ce matin du 7 septembre, la colline Sainte-Geneviève au nord du Grand Couronné est perdue. En même temps, au sud, l'ennemi qui a pris la forêt de Champenoux peut déboucher sur les hauteurs du Rembêtant ou sur celles d'Amance. C'est pourquoi l'état-major de la IIe armée, qui se trouve à Neuves-Maisons, songe à faire exécuter l'ordre de retraite prévu depuis quelques jours déjà et qui nous ramènera sur la ligne de la Moselle, en arrière de Nancy, et sur ces défenses de Belchamp et de Saffais où, dix jours auparavant, nous avons vaincu l'ennemi. C'est par une résistance sur ces nouvelles positions que le général de Castelnau et son chef d'état-major, le général Anthoine, entendaient réparer le désastre de la prise du Couronné et de Nancy.

Mais l'abandon de Nancy, en dehors de nos épreuves morales — nous avons bien

LES RUINES DE HÉRIMÉNIL

abandonné Lille et dix autres cités, et envisagé en ces mêmes semaines l'abandon de Verdun — devait entraîner le recul de la Ire armée. Celle-ci, en s'alignant avec la IIe armée, en la renforçant, comme elle avait fait le 24 août par la cession du 8e corps, risque de découvrir la Franche-Comté qu'elle garde au nord et à l'est. Elle est menacée d'être enfoncée à Charmes, ce qui ouvre aux Allemands cette nouvelle route de Paris et leur permet un rabattement pour pouvoir encercler les débris de la Ire armée ou l'acculer à la Suisse.

C'est pourquoi le général Dubail, en présence de ces dangers qui le menacent, envoie ce jour-là un officier au général de Castelnau pour le supplier de tenir jusqu'à la mort sur les positions du Couronné. Instant dramatique, plus dramatique encore pour le chef de la Ire armée, qui a appris la mort de son fils. Maîtres de Sainte-Geneviève, les Allemands pourront bombarder Nancy et prendre de flanc

sous leur tir d'artillerie toutes nos troupes qui se cramponnent aux hauteurs du Grand Couronné. Faut-il donner l'ordre de retraite ?

Or, une nouvelle arriva au quartier général : la butte Sainte-Geneviève a été évacuée volontairement par nous sur un ordre qu'a reçu de son colonel le chef de bataillon qui l'occupait : mais l'ennemi, mal informé, continuait à bombarder la position qu'il croit occupée par nous. Immédiatement, le général de Castelnau ordonne de reprendre la butte ; un bataillon s'y installe de nouveau ; la résistance se poursuivra sur le Grand Couronné : c'est ce dont est informé le chef de la Ire armée, dont on voit le rôle ce jour-là.

8 septembre.

A l'aube, je pars en reconnaissance et j'emmène six hommes, six de ceux que j'ai éprouvés.

On s'est perdu de contact dans la soirée d'hier. Bah! leurs tranchées sont faciles à trouver! Nous n'avons qu'à trotter, jusqu'à ce que nous nous trouvions nez à nez avec elles et qu'on nous tire dessus. A vrai dire, elles doivent suivre encore la ligne de la Mortagne et la route qui la borde, puisque nous nous trouvons toujours, chacun sur une rive, prêts à bondir sur l'autre.

Je traverse la rivière sur le pont de Mont — où la Mortagne se jette dans la Meurthe. Le pont détruit a été reconstruit par le génie avec des planches. Dix minutes de trot. Nous sommes en terrain dangereux. Nous voici devant Rehainviller. Le village

est-il occupé ? Au bord de la rivière, il y a bien un de ces casques à pointe qui nous répugnent, — mais il se cache en nous voyant arriver. Sur notre droite, dans un champ, une patrouille de uhlans. Ils sont six aussi. Il faut d'abord nous débarrasser de ces gens-là.

Nous marchons au trot, droit à eux. Ils ne nous ont pas encore vus : un pli du terrain nous cache. A cent mètres, nous surgissons, la lance en avant.

— Chargez !

Nos chevaux, comme une seule bête, partent d'une même détente puissante. Les uhlans, au lieu de nous aborder, prennent la fuite. C'est systématique chez eux. Jamais ils n'acceptent le combat : non par lâcheté sans doute, mais par ordre supérieur. Leurs chevaux doivent être fatigués, car nous les rattrapons facilement. Les nôtres dévorent la distance. Tout en fuyant, les Prussiens se défendent avec leur lance. Leur officier tire sur nous avec

son revolver. Je riposte avec le mien, mon brigadier avec un browning qu'il porte sur lui. Trois uhlans sont atteints. Un quatrième a été embroché au cou par la lance d'un de mes dragons. Deux autres, — dont l'officier, — parviennent à s'échapper.

Nous avons parcouru, nous laissant entraîner dans notre poursuite, beaucoup de terrain. Il n'y a donc, par là, point de tranchées. Mais essayons de voir si le village est occupé.

Il n'est, en somme, pour s'en rendre compte, qu'un moyen : le traverser de part en part et constater si, oui ou non, on essuie des coups de feu ! C'est assez angoissant, cette course dans les rues, quand on se demande si de chaque fenêtre ne va point partir le coup de feu qui vous abattra. Mais rien... Un de mes hommes part en éclaireur ; puis nous défilons au galop dans les deux ou trois rues mornes du petit bourg. Rien. Pas même un fil de

fer tendu entre deux maisons, pour nous faire tomber... Rien que les demeures ruinées par les obus et les attaques.

A la sortie du village, nous mettons pied à terre. Le soleil vient de se lever. Le temps est adorable. J'envoie au général le renseignement : « Rehainviller est vide. Maintenant, je vais chercher le contact avec l'ennemi. »

Je m'avance tranquillement à pied sur un talus, à droite de la route, que surplombe le cimetière. De là, j'aurai une bonne vue pour combiner sur le terrain ma reconnaissance. Je marche sans hâte le long du mur du cimetière.

J'arrive au tournant. Là, je m'arrête net. Je viens de me trouver nez à nez avez un capitaine allemand. A pied, lui aussi, et seul.

Il est aussi stupéfait de me voir que moi de le rencontrer. Il a comme moi son porte-carte à la main ; il étudiait le terrain...

Nous nous sommes regardés, les yeux

agrandis. Il cherche son revolver. Fébrilement, je tâche d'ouvrir mon étui. L'un et l'autre nous savons bien que cette lutte de vitesse décide de notre vie, et nous ne nous quittons pas du regard. Puis je souris. Mon revolver vient de sauter de l'étui, la crosse bien en main. Mon bras s'avance. Alors l'officier ne cherche plus son arme : il sait qu'il est vaincu. Mon coup part. Il s'abat, d'une seule balle en plein cœur.

Tout cela n'a duré qu'une seconde. J'ai eu de la peine à le voir étendu ; il avait de grands yeux bleus, ouverts dans la mort. Le coup de feu a attiré mes hommes, ainsi que l'ordonnance de l'officier, qui était à quelques mètres et n'a rien su du drame. Très bravement, il tire un coup de fusil, puis un autre. Mais mes dragons, insoucieux de ses coups, foncent sur lui. Il est abattu de deux coups de sabre et en même temps d'un coup de revolver tiré par mon brigadier.

Ce capitaine venait s'installer aux abords du village. Il le savait inoccupé et s'était avancé paisiblement pour voir où creuser des tranchées. Sa compagnie est à quatre cents mètres en arrière, cachée dans un ravin. Nos silhouettes se détachent sur la plaine et servent de cible. On nous tire dessus avec ensemble.

Mon manteau, que j'ai sur les épaules, est troué par une balle. Il vaut mieux s'en aller. Mes hommes se cachent derrière le mur du cimetière. Quant à moi, je vais jusqu'au cadavre du capitaine. Je trouve sur lui des cartes d'État-major allemandes, comme les nôtres, mais au 100000e et non au 80000e, mieux gravées, plus récentes : un jeu complet jusqu'à Paris. J'aurais voulu également fouiller dans ses poches, prendre son carnet de route : je n'ai pas osé, n'étant point Allemand et possédant trop de scrupules pour prélever un butin qui n'était pas essentiellement militaire.

Mais ce n'est qu'un incident. La compagnie allemande n'avance pas. Même en ne voyant pas revenir son chef et essuyant quelques coups de feu que mes hommes ont tirés pour s'amuser, elle décampe, croyant que le village est occupé et que nous sommes un avant-poste. Elle se retire jusqu'à des usines qui sont à deux kilomètres. De hauts talus, des espèces de dunes, tout autour.

Nous avançons prudemment jusque-là. Au détour d'un talus, en avant de l'usine, une sentinelle embusquée dans un buisson tire sur moi à bout portant. Elle me manque. Le temps de chercher mon revolver, elle tire encore, mais j'ai fait faire, — et par quels coups d'éperons désespérés, mon Dieu! — d'énergiques écarts à mon cheval. Elle me manque encore. Et je l'abats.

Mais impossible d'avancer. Il y a des centaines d'hommes par là. On nous fusille, et nous partons au galop.

Ces usines sont à un kilomètre en avant de Lunéville. Nous revenons à Rehainviller. Une section vient, sur mon renseignement, de l'occuper. Le reste de sa compagnie arrive.

C'est en partant des usines et le long d'une route juste en avant de Lunéville, que les Allemands s'établissent.

Disposition nouvelle et recul évident. Toutes leurs tranchées, toutes celles qui suivaient le cours de la Mortagne et qu'ils occupaient la veille, mais qui devenaient intenables, ils les ont abandonnées.

J'hésite à le croire et je ne vais qu'avec prudence jusqu'à la première tranchée. Je redoute d'être fusillé à bout portant, en y arrivant. Point. Elle est vide, ou plutôt elle n'a que des casques, des sacs, des bouteilles cassées et des cadavres. De même aux tranchées des autres lignes.

Un homme va porter ce renseignement au galop. Je reste en contact avec la nouvelle ligne ennemie, pour guetter si

une offensive ne se dessine pas. Mais non. Quelques heures après, notre infanterie, mon renseignement étant parvenu, passe la Mortagne et vient occuper ces tranchées allemandes.

Nous voici presque à portée de fusil des premières maisons de Lunéville. Nos progrès se sont précisés.

. . . . . .

Pendant ce temps, la bataille sur le Couronné est aussi dure que quelques jours auparavant en avant de Charmes. Et pourtant, la IIe armée n'a point, pour l'aider sur les hauteurs de Nancy, la droite de la Ire armée; elle est même diminuée d'un corps, le 15e, qu'on lui a enlevé le 2 septembre et qui est dans l'Argonne, devant Verdun, et qui précisément livre la bataille de Vassincourt et culbute le Kronprinz allemand. Le général de Castelnau dispose essentiellement, pour la résistance, du 20e corps et du 2e groupe de divisions de réserve que nous avons déjà vus.

Ce jour-là, il met sous les ordres du général Ferry, qu'il a vu à l'œuvre à Flainval, dix bataillons et douze batteries d'artillerie. Le général Ferry, en liaison

avec le 20e corps et le 2e groupe de réserve, devra agir quand il le pourra et dans la direction la meilleure pour dégager le Grand Couronné. Et le général Ferry « rétablit la situation ». C'est là l'expression, reprise plus tard dans la citation du général Pétain qui sauva Verdun, employée par le général de Castelnau lui-même quand il félicita le général Ferry. En effet, celui-ci, après quatre jours de bataille, du 8 au 11, chassait l'ennemi des forêts de Saint-Paul, de Velaine et de Champenoux, dégageait ainsi l'est du Grand Couronné, prenait des canons et des caissons qu'on envoyait à Nancy, où on les exposait sur la place Stanislas.

Le lendemain, 12 septembre, il faisait irruption à Réméréville où rentraient pour la seconde fois les Français et qu'évacuait un quartier général allemand.

La bataille du Grand Couronné était gagnée.

9 septembre.

Nous rentrons d'une reconnaissance jusqu'aux lignes allemandes. Les chevaux étaient fatigués, comme les hommes. On allait au pas. Je suivais à quelques mètres mon peloton. Quelle détente, quel soulagement de pouvoir marcher enfin sans précaution, en terrain ami, sans guetter, comme pendant toute la journée, le moindre buisson, sans fouiller les bosquets, sans se défier de chaque talus, sans se garder en avant, sur les flancs, partout, sans suivre d'un regard scrutateur les moindres ombres de l'horizon!...

Ma petite troupe traversait le village qu'occupait l'ennemi il y a quelques heures. Pas un habitant. Toutes les maisons saccagées. La fuite des Bavarois avait été trop rapide pour qu'elles fussent brûlées : elles avaient été pillées.

Par la fenêtre brisée, je voyais la salle à manger d'une demeure confortable. Le buffet éventré, renversé, écrasait la table. La vaisselle s'amoncelait sur le parquet, avec les bouteilles vides et cassées, jusqu'à la hauteur des chaises. Une suspension, tombée du plafond, s'était abîmée sur le buffet, et son globe vert, sans une fêlure, par un prodige d'équilibre se maintenait sur ce meuble penché et comme allongé sur la table.

Une voix m'appela par mon nom.

C'était un officier du bataillon de chasseurs qui avait pris le village. Il était à la fenêtre, au premier étage de la maison dévastée.

— Monte un peu, me dit-il.

Je répondis :

— Je suis fatigué et pressé de rentrer cantonner.

Il reprit :

— Cela en vaut la peine. C'est un de ces cochons qui est crevé au sein de son fumier.

Je descends de cheval. Je grimpe dans la maison. Mon camarade rit aux éclats, entouré d'un groupe d'officiers. Il y a de quoi.

La chambre est saccagée, comme le reste de la maison. Le linge sorti des armoires, piétiné; les meubles démolis. Le lit est défait et sale. Un lieutenant allemand a passé là la nuit précédente, et s'est couché dans les draps sans retirer ses bottes. Une odeur écœurante règne dans la pièce. Mais pourquoi S... m'a-t-il fait monter?

— Regarde, dit-il.

Je n'avais pas vu! Un lieutenant bavarois est assis, mort, entouré d'ordures, d'excréments humains, dans le tiroir ouvert d'une commode ancienne. Ses culottes sont abaissées sur ses bottes. Sa tête et ses épaules penchées tombent sur la poitrine, vers les jambes. Il est dans une posture ignoble, grotesque, malgré la mort.

LA PLACE DE REHAINVILLER

— Nous sommes entrés brusquement dans le village, me fit S..., sans crier gare. De cette maison, on nous tire un coup de feu. Je monte. C'était un soldat qui nous visait de cette fenêtre. Je l'abats. Je me retourne, et je vois ce cochon de gaillard en train de faire ses insanités dans le tiroir de ce beau meuble, sur les dentelles de famille ! Il était si ahuri de me voir, qu'il ne s'est même pas levé, restant dans sa position risible et relevant sa chemise à deux mains. Je lui ai tiré un coup de revolver. Il s'est abattu sur son fumier...

Et je pense à la fiancée allemande, dans un village de Bavière, qui apprendra la mort de ce lieutenant et se représentera cette mort héroïque et chevaleresque...

10 septembre.

Nous vivons sous une grêle de fer et d'acier. Nos troupes sont admirables.

Je ne sais pas ce qui se passe autour de Paris. Que fait l'armée contre l'invasion du Nord? Mais ici, nous tenons, nous tenons!... Mieux : les Allemands se replient. Ils reculent derrière la Meurthe et abandonnent la Mortagne. Mais quelle force de résistance, et comme ils se font tuer sur chaque pouce de terrain qu'on leur gagne!

C'est toujours leur maudite artillerie lourde qui démoralise. Ils nous atteignent à dix kilomètres. Pour nous, même avec les 155 que nous possédons, il faut nous avancer jusqu'à 6 kilomètres d'eux.

Et ces odieux aéroplanes allemands sont toute la journée à planer pour nous repérer. On ne voit jamais aucun des nôtres.

11 septembre.

La victoire se décide vers le Grand Couronné. Des renforts sont arrivés de Toul. Le 156e a accompli des actes d'une témérité folle. Le général Ferry vient d'envahir enfin la forêt de Champenoux et de descendre jusqu'aux bords de la Seille.

L'aile gauche allemande est enfoncée.

Le centre plie. Un gros effort à faire encore, un dernier effort, et demain Lunéville est à nous, et toute l'armée prussienne rejetée vers la frontière.

Devant Lunéville, ils ont leurs tranchées et l'organisation défensive de plusieurs points, Chaufontaine, Hériménil, le bois Fréhaut. Nos efforts se brisent là. Il faudrait faire passer de l'artillerie, par un pont de fortune, sur la Meurthe, l'installer dans la forêt de Vitrimont. De là, elle prendrait en enfilade les tranchées alle-

mandes et les labourerait. En quelques heures, la victoire serait à nous.

Depuis trois jours, le colonel commandant la brigade qui est là, prête à bondir, demande cet effort à l'artillerie. Le commandant de l'artillerie ne veut pas. Les artilleurs sont hypnotisés par la peur de perdre leur pièce. C'est une qualité... et c'est un défaut : il les empêche d'aller assez près de l'ennemi qu'il faut chercher. Aujourd'hui vient un ordre formel; le colonel cède. Il ne peut plus objecter que le pont s'effondrera, que les pièces s'embourberont, qu'une offensive hardie les fera tomber aux mains des Allemands. On lui répond : « Tant pis... Passez! »

Les pièces passent. Nous les escortons. Elles s'installent. Nous creusons devant elles une petite tranchée et nous nous préparons à recevoir l'infanterie allemande. Elle ne s'est pas montrée. Deux pièces lourdes et une batterie légère ont craché du fer toute la journée. Chez les Alle-

LUNÉVILLE. — RUE CASTARA

mands, ce doit être une boucherie atroce et toutes leurs défenses doivent être démolies. Demain matin, on pourra donner l'assaut à Lunéville.

Régulièrement encore, pendant la nuit, nos pièces ont envoyé des obus.

12 septembre.

A 2 heures du matin, un homme de garde vient me tirer du sommeil. Le général, dans notre cantonnement, fait réveiller tous les officiers. Alerte !

Au poste de police, le brigadier nous tend une dépêche : c'est le télégramme du général Joffre annonçant la retraite des Allemands, la victoire de la Marne, Paris libéré de la menace ennemie, la patrie sauvée !

C'est la plus grande émotion de ma vie. Nous pleurons. Nous nous embrassons, nous nous félicitons, comme si le camarade à qui nous parlons était lui-même le généralissime et le grand vainqueur.

Nous, nous avons tenu bon. Notre rôle ingrat, pénible et sanglant, n'a donc pas

été vain, puisque tout le front a pu vaincre. Sur la Marne, l'ennemi recule. Il nous faut le culbuter aussi.

Hier, il a été refoulé, à notre gauche, jusqu'à la Seille. Nancy est dégagé. Au centre, devant Lunéville, nous le tenaillons et le bloquons depuis deux jours. Il faiblit. Nous l'enfoncerons aujourd'hui, le chasserons de Lunéville et le repousserons à la frontière. Tout cela nous enflamme et nous grise. C'est aussi l'intention du commandement.

Bien sûr, nous ne nous recouchons pas. A 4 heures, du reste, l'ordre parvient de monter à cheval. Mon peloton est affecté à un bataillon de chasseurs. Nous traversons la Meurthe et marchons vers Lunéville, par la forêt de Vitrimont. Nous attaquerons la ville par le nord, par le faubourg de Nancy. Cela nous sera facile, puisque nous n'aurons plus la rivière à franchir.

Les pièces d'artillerie qu'on a amenées

hier sur cette rive continuent à tirer. A 1 heure, elles se taisent, et nous avançons. Le bataillon s'ébranle. Je pars devant pour l'éclairer.

Les tranchées allemandes sont évacuées. Elles sont pleines de fusils, de munitions, de sacs. Elles sont pleines surtout de bouteilles vides. Quelles orgies devaient faire chaque jour ces ivrognes!... Nous avançons. Pas de résistance. Évidemment, ils battent en retraite. D'autres bataillons attaquent la ville par le sud et passent la Meurthe.

Une série de hauteurs, les hauteurs de Frescati, dominent la ville au nord. Là, une compagnie de chasseurs bavarois protège la retraite. Ils profitent des fossés et des arbres et, cachés, fusillent la colonne qui, sur la route, avance vers Lunéville. Je me rends compte qu'il n'y a qu'une compagnie. Elle me démolit deux dragons. Je préviens le commandant de nos chasseurs. Deux compagnies courent

à elle à la baïonnette. Elles la délogent, mais avec de dures pertes.

Alors, nous pénétrons dans Lunéville.

J'y entre au galop. Nous galopons — tels les officiers d'infanterie dans les villes de garnison — sur les pavés de la rue. Un peu d'ivresse nous a saisis. Des gamins nous suivent en criant. Eux aussi sont ivres de voir cette galopade de dragons français. Des chasseurs entrent dans la ville, en même temps que mon peloton. Ils courent follement vite, sur les trottoirs, nous encadrant; oui, ils courent aussi vite que nos chevaux. La joie leur donne des ailes.

Il fait un clair soleil. Des gens pleurent et agitent leurs mouchoirs, aux fenêtres, sur le pas de leur porte. Il y a des femmes qui nous jettent des fleurs. Tous les gamins, toutes les femmes crient : « Vive la France ! »

C'est vraiment émouvant.

Cependant, il y a encore des coups de

feu. Quelques retardataires affolés tirent en partant; ils paient leur sottise de leur vie. D'autres s'attardent à dessein pour se laisser faire prisonniers. Nous faisons à tous une chasse éperdue.

Ainsi, nous continuons à parcourir au galop toute la ville, au milieu du même enthousiasme et dans la même joie. Les ponts ont sauté, sur les ruisseaux qui traversent Lunéville. Mais rien ne nous arrête et nous les traversons. Devant le grave palais du roi Stanislas, je me heurte au peloton de mon camarade O... Lui est entré dans la ville par le sud. Il n'y a plus de Prussiens...

Il nous a fallu partir pour trouver l'escadron au cantonnement. Mais quand nous y arrivons, il est parti de son côté pour Lunéville! Bah! nous revenons de bon cœur sur nos pas. Nous traversons la Meurthe à gué — il est 8 heures du soir — au risque de nous noyer. Les hommes sont joyeux. A toutes les portes, on voit de

braves gens qui leur servent à boire ou à manger...

Pour moi, je me suis déshabillé. Pour la première fois depuis le début de la campagne, j'ai pu prendre un bain et dormir dans des draps.

14 septembre.

Cette nuit j'ai couché dans un grenier, sur de la paille. Il n'est pas de meilleur lit. Quelle volupté de quitter ses bottes, d'enfouir ses jambes, de se creuser un trou qui moule le corps. Comme cela repose du sol détrempé et des brouillards du précoce automne, qui envahit déjà ces pays lorrains !

LUNÉVILLE

(A gauche, la synagogue, où les Allemands tuèrent M. Weill, ministre officiant, et sa fille.)

16 septembre.

— Vous pourrez mettre vos chevaux dans les écuries; elles sont intactes. Pour vous, je ne sais trop où vous loger : des officiers allemands ont occupé le moulin.

Et la vieille secouait la tête, sans donner d'autre explication. Il n'en était pas besoin! « Les Allemands ont occupé le moulin »... Cela voulait dire : « Il n'en reste pas grand'chose. »

Nous venions d'entrer dans un village, en avant de Lunéville. Il y avait là un moulin, avec la maison du gérant et, à côté, dans un parc, le château du propriétaire du moulin. Les Allemands, ici comme en bien d'autres endroits, étaient partis trop vite pour tout mettre à sac. La veille, vers 5 heures du soir, quand leur dernier détachement fuyait Lunéville, une

de nos patrouilles était arrivée jusqu'à ce village. Seul, le château avait été à moitié démoli par les obus des canons qui protégeaient la retraite prussienne. Une aile s'était effondrée. Un pan de mur était éventré. Et les pierres, et les éclats d'obus, et les poutres du plafond s'écrasaient dans une pièce au milieu de livres anciens, de volumes réunis par un bibliophile, abîmés, meurtris, déchirés, trempés par la pluie qui était tombée pendant toute la nuit précédente.

Le château démoli, nous pouvions encore loger dans la maison du minotier, adossée au moulin. Elle était délicieuse, au bord de l'eau, et tout entourée de vigne vierge : les plantes formaient une treille devant la façade. Elles étaient empourprées par la belle saison, et toute la maison était inondée par le soleil de ce matin d'automne.

Tout l'escadron était rassemblé dans le village. Après ces derniers jours de fatigue,

nous comptions nous reposer un peu, nous réunir entre officiers pour déjeuner. Cette maison était commode pour notre projet.

Je demandai à la vieille :

— Ne pourrions-nous pas nous installer ici ?

Elle répondit :

— Je vous dis que des Allemands y ont logé. Venez voir !

Je la suis.

En bas, la salle à manger, le salon, le cabinet de travail du minotier. Plus de meubles : éventrés à coups de sabre, ou brûlés. La vaisselle ne forme plus que des milliers de morceaux informes, de faïence ou de porcelaine, épars au milieu du verre, des vitres brisées, des livres de commerce et des contrats déchirés du minotier.

— Et en haut, dis-je ?

— C'est pire en haut, répond la femme. J'ai assisté à tout; ils m'avaient forcée à

rester là pour les servir et leur montrer la place des choses.

En effet, c'est pire là-haut.

Pas de meubles. Les lits, les armoires, les chaises, ont été jetés, par la fenêtre, dans le jardin. Il n'est resté que quelques fauteuils et un divan. Un piano aussi, que les ordonnances ont monté jusque-là et qui gît au coin d'une chambre, défoncé à coups de bottes, à coups de sabre.

— Pendant les trois semaines qu'ils sont restés ici, chaque fois qu'on leur annonçait une victoire allemande, la prise de Nancy, la prise d'un fort de Paris, ils se réunissaient tous dans ces pièces pour boire, pour chanter et danser. Mais avant-hier...

Alors la vieille me fit passer dans la chambre voisine. C'était répugnant. Non plus une pièce, mais une latrine, une latrine écœurante, les murs maculés, les planchers couverts d'ordures, d'ordures mélangées à du linge fin.

— Oui, avant-hier, poursuivit la brave femme, ils avaient reçu l'ordre de partir au matin. Ah ! ils ne savaient pas que c'était pour la retraite. Nous en aurions vu d'autres...

Donc, ils ont pensé que les Français étaient bousculés, qu'ils allaient avancer. Alors les officiers du village sont venus, après dîner, danser ici. Ils se sont mis nus, Monsieur l'officier, oui, tout nus. Le colonel était là. Est-ce assez honteux ! Un vieux de soixante ans, qui n'avait gardé que ses bottes. Et puis un petit morveux tenait le piano. Lui n'avait gardé que son monocle !

Et les bouteilles de champagne, Monsieur ! Fallait voir comme elles filaient. Leurs ordonnances avaient à peine le temps de leur en monter de nouvelles, que les vieilles étaient bues.

Alors ils ont eu une idée. Les uns ont fait chercher leur casque à pointe, leur sabre avec leur ceinturon, leur revol-

ver. Ils ont mis cela sur leur corps, sur leur corps tout nu, mon bon Monsieur. Les autres ont cherché dans les armoires. Ils ont trouvé le beau linge de Madame. Alors ils ont mis ses chemises, et aussi celles de Mademoiselle. Il y en avait un, qui avait bien seize ans, qui avait pu mettre une combinaison ! C'est alors qu'ils ont dansé, les Prussiens casqués avec les Prussiens déguisés en femme...

Il n'y a que le colonel qui dansait seul, tenant une bouteille, et tournant comme une toupie...

Enfin, ils en ont eu assez. C'est alors qu'ils sont venus tous dans cette chambre. Et ce qu'ils ont fait, tous ensemble, à même le plancher, vous le voyez...

La vieille se lamentait devant la maison infectée, profanée.

Elle ajouta :

— Comment pourriez-vous vous loger ici ?...

En effet. Nous allions descendre. Elle

me tira encore par la manche. Il y avait une chose qu'elle hésitait à me dire. Elle n'osait pas. Cette paysanne avait sa pudeur. Puis, n'y tenant plus :

— Ce n'est pas tout. Eh bien ! tout le beau linge... vous me comprenez, mon pauvre Monsieur... Oui, ça leur a servi de papier. Et ils sont allés dans un tiroir chercher la robe de première communion de Mademoiselle... Elle a douze ans, la sainte petite. Elle a fait sa première communion à Pâques, il y a six mois. Eh bien ! ils ont pris sa robe, qu'on gardait pour le renouvellement, l'an prochain, et ils se sont essuyés avec. Et ils ont pris le voile. Et ils l'ont maculé aussi, les cochons. Et ils riaient, et ils riaient !... Oui, ce sont des cochons, Monsieur, des cochons. Car ils savaient bien ce qu'ils faisaient, malgré leur saoulerie, étant Bavarois et bons catholiques, et étant allés à la messe, le dimanche d'avant... Des cochons, je vous dis, Monsieur...

. . . . . .

Nous pourrions clore ici ces notes de campagne, puisqu'elles ne doivent se rapporter qu'à la bataille de Lorraine. Or, cette bataille est terminée le 12 septembre.

Nous finirons par ces quelques pages qui se rapportent encore aux premiers mois de lutte dans les tranchées de Lorraine et qui racontent la bataille qui se poursuit, sans faste et sans importance, depuis plus de deux ans dans cette région.

Le canon tonne plus que jamais. C'est un long roulement continu, épouvantable.

Pour la première fois, depuis plus d'un mois et demi de campagne, je reçois une lettre de chez moi.

On m'écrit tous les jours, je le sais; les lettres n'arrivent pas. C'est ce qu'il y a de plus désespérant, c'est ce qui nous abat le plus. On a besoin, pour vivre en guerre, des lettres du foyer, de leur réconfort moral, autant que de nourriture.

Non seulement, c'est l'air, la clarté, la vie du foyer; mais encore, c'est autre chose... ceci : nous nous battons; et c'est si morne, cette saignée quotidienne infligée et reçue, cette habitude de tuer et de défendre sa peau, qu'on oublie presque pourquoi on se bat; et les lettres nous le rappellent. Elles ne nous disent pas seule-

ment l'adorable patrie à défendre et ce qu'elle représente d'idées et de souvenirs, mais la vie pacifique qu'on attend au retour, — en évoquant les souvenirs de la maison, du foyer...

Il pleut. Il pleut. Oh! cette pluie monotone des pays lorrains... Le ciel est détrempé, comme la terre argileuse. Pas une couleur nulle part, du gris seulement.

Le soldat souffre plus de la pluie que de la bataille.

Violente canonnade au lointain.

Voici dix jours que Lunéville est pris et Nancy débloqué ! La bataille est finie ici. Nous sommes à la frontière, ou presque, là où nous avons bousculé les Allemands. Chaque matin, en reconnaissance, nous allons leur rendre quelques petites visites vers les villages qu'ils occupent. Ils se retranchent. Nous gardons le contact. Nos fantassins organisent aussi le terrain, pour éviter le retour d'une offensive. Des tranchées en face de tranchées.

De temps en temps on pousse jusqu'à la ligne ennemie, pour voir si rien n'est changé. On revient avec un ou deux hommes de moins. Cela change de la bataille qui a duré un mois.

Le temps continue d'être affreux. Nous dormons — c'est une façon de parler — dans ces terribles forêts humides.

Un bain d'eau et de boue au-dessous de nous, la pluie qui ruisselle au-dessus. Notre manteau n'a plus de couleur. Nos membres sont tellement endoloris qu'on ne sent plus de douleurs. Combien de nuits aurai-je passées à dormir assis, le dos appuyé contre un arbre, et le casque sur la tête ! Quelle admirable coiffure pour protéger contre la pluie !

Après cette guerre, ceux qui reviendront seront tout de même hypothéqués pour la vie...

J'entre dans un village. Il est tout dévasté par les Allemands... Ces gens-là ont la compréhension de la guerre moderne ; ils nous l'ont prouvé avec leurs combats d'artillerie lourde et leurs retranchements. Mais ils gardent aussi la notion de la guerre d'autrefois. Ce sont des pillards.

Partout où ils ont passé, ce ne sont plus que des ruines. C'est honteux. Tout est brûlé, pillé, saccagé. Les meubles et le linge, et les pendules encore, mais le linge surtout, sont envoyés en Prusse. Ils mangent et boivent comme des goinfres.

Quand ils ont passé, le village et la contrée sont ruinés. L'herbe ne pousse plus sur le sol qu'ils ont piétiné. Il n'y a plus ni pain, ni farine, ni conserves, ni vin ; rien.

Tous les objets des maisons qu'ils ne peuvent emporter sont détruits avec méthode : meubles, vaisselle, glaces, vitres, marbres. S'ils en ont le temps, les maisons sont incendiées. Alors, nous n'avons plus devant nous qu'un grand désert.

Les plus bas instincts se réveillent et triomphent, chez ces Germains buveurs de bière, sentimentaux et graves, amis de la musique et de la philosophie... Des êtres barbares et élémentaires, sans civilisation profonde, proches de l'instinct : débonnaires et pacifiques en temps de paix, sanguinaires et voleurs en temps de guerre ; menteurs toujours. Les mêmes bourgeois qui vont à l'église ou au temple, dans leur plus beau costume, chanter des cantiques, et se promènent en rêvant sous les tilleuls embaumés, ces mêmes bourgeois de Werther font, sans nécessité et pour satisfaire un instinct, d'un village un brasier et d'un pays un désert.

Je trouve ici, dans cette maison où je cantonne, un courrier adressé par quelque blonde Allemande à son mari. Je vois, d'après l'enveloppe, qu'il était capitaine à l'état-major de la 65e brigade du XXIe corps d'armée prussien. Il s'appelle Curt von E. Cette correspondance est attendrissante. On ne pourrait trouver paroles d'amour plus éplorées. En même temps, l'amoureuse épouse accuse réception d'un colis de dentelles volées par le mari!

Cependant, j'ai su que ce capitaine — le propriétaire de la maison me le racontait — obéissant jusqu'à envoyer des dentelles à sa femme, répondait à ses lettres éplorées en violant une gamine de seize ans, qui est restée son souffre-douleur pendant trois semaines, et qu'il a laissée enceinte quand il est parti.

J'ai écrit les initiales de son nom, révélé par sa correspondance. J'ai noté également sa brigade et son corps. Je ne souhaite

qu'une chose : c'est que ce *Carnet de route* ne se perde pas tout à fait, et qu'il tombe sous les yeux, après la guerre, de Mme C. von E...

J'ai patrouillé avec mon peloton dans ces chemins de la forêt de Parroy, si humides que, par endroits, les chevaux s'enfoncent jusqu'au poitrail. La pluie nous a accompagnés tout le temps. Nos manteaux semblent avoir été trempés dans une rivière. Je grelotte de froid et de fièvre. Depuis deux jours j'ai pris froid, et je ne me calme qu'à force de pilules d'opium : remède souverain en campagne, et, avec l'iode, providence de nos médecins.

Au soir, nous bivouaquons dans une tranchée, toujours la même, en petit poste avancé. Je m'endors comme un plomb. Vers minuit, un sous-officier me réveille.

— Mon lieutenant, ils arrivent...

Je ne comprends pas. Il insiste, me secoue. Nous allons être attaqués. Mais je

ne puis bouger. L'opium m'endort. Un sommeil invicible. La fièvre et la drogue m'ont terrassé...

Je finis par saisir... Si on nous tire dessus, tant mieux, nous serons tués, alors nous pourrons nous reposer... C'est là tout ce que je puis penser... Ensuite, peu à peu, le sens des réalités me revient... Je veux me lever, commander, agir..., mais l'opium m'engourdit.

C'est une lutte terrible en moi, et un vrai drame entre la pensée devenue très nette et l'action, désobéissante, endormie, morte... Enfin, comme mes hommes ont commencé à tirer, j'ai pu me lever, reprendre possession de moi-même... Heureusement il ne s'agissait que d'une petite patrouille, et qui s'est retirée aux premiers coups de feu en nous laissant deux morts.

Cette guerre de tranchées sera le souvenir le plus épouvantable de ma vie.

Pendant ces longues semaines, comme nous regrettions les fatigues des deux premiers mois! On partait en reconnaissance, on traversait à cheval des bois inondés de soleil, on sautait des ruisseaux; on accomplissait des missions d'audace : c'était la vie même et la variété. Tout à coup, on rencontrait une patrouille de uhlans et l'on se chargeait. Parfois on était face à face avec une compagnie au repos, et nous détalions au plus vite, au milieu des balles qui sifflaient sans nous atteindre. Quelques minutes après, nous déjeunions tranquillement, dans une ferme abandonnée, d'un poulet égaré par là et de légumes pris au jardin. Nous ne descendions presque pas de cheval. Les

ANTHELUPT

pauvres bêtes sont restées deux mois sellées.

Oui, deux mois!... La cavalerie a été ainsi massacrée. Les chevaux n'avaient plus, à la place du dos, qu'une immense meurtrissure. Pendant la retraite allemande, la cavalerie n'a pas pu poursuivre. Et les Allemands ont pu, sans la menace du sabre dans les reins, s'arrêter, faire leurs tranchées, s'y cramponner. Nos chevaux ont été envoyés dans des camps d'éclopés ou soignés dans les villages par quelques hommes de l'escadron. Et les dragons démontés sont allés aux tranchées.

Nous n'avons pas à nous en plaindre. Qu'eussions-nous fait, si nous n'y avions pas été? Nous eussions été tout à fait inutiles, en face des tranchées ennemies, si proches, rendant dérisoires toute reconnaissance et toute charge.

En outre, nous avons ainsi connu la gloire de lutter comme ces fantassins opi-

niâtres qui assurent la décision et la victoire — et la gloire de mourir comme eux.

Ainsi, nous vivons dans les tranchées. Des tranchées solides, car nous savons les construire... depuis que, lors de leur retraite, nous avons vu celles des Allemands. La première n'est pas couverte. Ce n'est qu'un couloir — un long couloir où l'on bouge le moins possible, s'en remettant aux guetteurs. Tout le jour on dort, ou l'on surveille, ou l'on joue aux cartes. Les heures passent, mornes. La seule distraction est une fusillade inopinée, si l'un de nous s'est fait voir, ou si on a vu, en face, remuer quelque chose...

En face, à trois cents mètres, ils sont là. A travers les créneaux de la tranchée, on les épie. Ces créneaux, ils sont faits de bûches, de sacs de terre, de pierres — et les intervalles sont protégés par les plaques de fer, les socs de charrue que nous avons pu trouver. La tranchée allemande, c'est une ligne, une ligne qu'on distingue

à peine, comme la nôtre, au ras du sol, faite d'un soulèvemeut de la terre et d'une traînée de paille.

Un obus passe dans l'air. On écoute. C'est un tintement de clochettes qui l'annonce :

— Un 210, dit un poilu...

Alors, on écoute. Mais il est clair qu'il éclatera loin. Inutile de se terrer. Ça distrait.

Ou bien, l'obus produit un long sifflement sourd.

— Un 77, dit un autre poilu avec mépris.

Alors, on ne s'en occupe pas. Le 77 n'empêche pas de continuer la partie de cartes ou de bouchon.

Ainsi, je laisse passer le temps. Mais il ne passe pas vite. Pourtant, mes dragons m'ont fait un abri confortable, couvert, avançant sous la terre devant la tranchée. C'est un salon souterrain. On peut y faire un feu timide. Il y a deux matelas, et une table, et des bougies apportés du village.

Lire, écrire ? Mais on est tellement abruti ! Et lire quoi ? Le *Bulletin des Armées,* que nous avons lu avec tant d'avidité, au début, nous fatigue maintenant par sa bêtise. Il a voulu se mettre à notre niveau. Il a trop bien réussi. Il est idiot.

Le jour, passe encore. Et pourtant il fait froid. Et quand il ne gèle pas, c'est pire, car on enfonce dans l'argile qui fait notre plancher.

Mais les nuits sont interminables. Impossible de s'assoupir. On grelotte. Et surtout, on reste angoissé, dans l'attente de l'attaque, de la surprise. Le moindre bruit fait dresser l'oreille. L'œil cherche avec anxiété dans la nuit, tâche de découvrir, en avant du réseau de fils de fer, vers la ligne ennemie, des ombres se mouvant dans l'ombre. Ce n'est pas seulement notre vie qui est en jeu, mais, par derrière la tranchée, tout le monde compte sur nous. Ce n'est point chez nous qu'aura lieu la fissure, la brèche.

Et toute la nuit, nous restons aux aguets.

Et puis, il n'y a pas que le danger de l'attaque. Il y a celui de la sape aussi. L'ennemi creuse, de sa tranchée, un long couloir souterrain, une artère longue et profonde, qui arrive jusqu'à nous et nous fait sauter. Nous le lui rendons aussi. Nos sapeurs travaillent dans les ténèbres. C'est à qui arrivera le plus vite. Pour ma part, je n'ai jamais vu sauter de tranchée. Mais j'ai vécu dans la terreur, bien des nuits, d'entendre, en collant mon oreille sur le sol, le bruit des pioches et des pelles des soldats prussiens.

Voilà comment s'écoulent les jours et les nuits. On se relève, puis on revient à la tranchée. Un jour de repos sur quatre. Les incidents les plus notables sont la chute de la pluie ou l'eau inondant notre galerie. Alors, on reste de longues heures, les pieds dans la mare glacée. J'ai eu des camarades obligés de tenir une tranchée

avec de l'eau jusqu'à la ceinture, n'évacuant leur terrain que quand l'inondation montait encore.

« Guerre d'usure », dit le général en chef... « Nous les usons ! »

. . . . . .

. . . . . .

« Je les grignote », a dit le grand chef. Attendons. . . . . .

Une seule chose nous démoralise. Des attaques, des attaques inutiles sur des tranchées imprenables, protégées par les fils de fer. Pourquoi ces offensives de détail? Nous y perdons trop d'hommes, et des meilleurs. Alors, c'est nous-mêmes que nous usons.

. . . . . .

. . . . . .

« Je les grignote. »

Mot sans panache, — mais cette guerre aussi est sans panache, toute de servitude, de souffrance muette, de patience.

Mot sans panache et que n'eussent dit

ni Henri IV ni Bonaparte. Est-ce par ces mots, est-ce par ces méthodes que nous serons menés à un nouveau Iéna ?

« Je les grignote », soit.

Il faudrait que cette guerre d'usure ne soit pas l'usure pour nous !... Il faudrait que certains officiers des états-majors particuliers consentissent à salir leurs bottes, à venir jusqu'à nos tranchées. Ils se rendraient compte de l'inutilité des petites attaques, et qu'il ne faudrait marcher aux tranchées adverses qu'au jour de l'offensive générale, quand on s'ébranlera sur toute la ligne.

Ce jour-là, combien de nous resteront sur le terrain, en avant des réseaux, devant le parapet des tranchées allemandes ?

Mais peu importe alors, car d'autres passeront...

C'était à la lisière de la forêt de Parroy, à la frontière même.

Tout le pays est rempli de ces bois impénétrables, entre Lunéville et Nancy. Ils ont joué leur rôle pendant la bataille du Grand Couronné. Ce sont des guêpiers. Nous occupions celui-ci.

Des tranchées profondes nous abritaient à la lisière du bois. Plusieurs attaques allemandes avaient échoué contre elles, bien qu'on fût démuni de fil de fer. A 800 mètres environ, les Saxons avaient leurs tranchées.

A mi-distance entre eux et nous, une ferme, une ferme importante en temps de paix — au centre d'une plaine riche, près de la forêt, près de la rivière. Plusieurs corps de bâtiments, une cour entourée de murs. Le tout en ruines, depuis les furieuses attaques des semaines précédentes.

Cette ferme, nous la maudissions. En avant de notre ligne de tranchées, nous ne pouvions pas l'occuper. Quand on la tenait, il était impossible d'aller porter les munitions et les approvisionnements au peloton qui y était. Et pour celui-ci, arrosé d'obus, criblé de balles, la position était intenable. Si on laissait la ferme vide, les Allemands l'occupaient sur-le-champ, et, malgré leurs pertes, ils en faisaient une redoute avancée d'où ils arrosaient notre ligne. Somme toute, il n'eût fallu qu'une chose : que la ferme fût démolie.

Deux pelotons de mon escadron occupaient la première tranchée. Je les commandais. La ferme semblait vide. On m'avait donné l'ordre, la nuit tombée, de ramper avec un peloton jusqu'à la ferme, d'y rester pendant la nuit, d'empêcher ainsi les Allemands de s'y installer, puis de revenir au point du jour.

C'est ce que nous fîmes. A peine l'ombre venue, nous nous glissions jusqu'à

la ferme, tandis que, dans la tranchée, on tirait quelques coups de feu — histoire de distraire les Allemands et de détourner leur attention. En quelques minutes, nous étions arrivés. Silence absolu. A minuit, un bruit léger chez les Saxons. Ils approchent. Je les vois ramper. Je les laisse venir. Ils glissent au ras de terre pour se parer des balles qui peuvent partir de la tranchée, mais ils ne se protègent pas contre nous. Ils croient les bâtiments vides.

Il y a là une section. Ils n'ont pas leur casque et semblent venir à la promenade. Chez nous, pas un souffle. L'officier allemand seul est debout. Quand ils sont à quarante mètres, ils se lèvent tous, se croyant protégés par les murs des feux de la tranchée. J'attends deux secondes. Je suis un peu ému. Puis je crie à pleins poumons : « Feu à volonté !... » Une décharge effroyable. Pas un Saxon n'est debout. Quelques blessés hurlent. Comme les Allemands tiraient de la tranchée, nous n'a-

vons pas pu les chercher. J'ignore s'ils ont rejoint leur ligne, en rampant, avec les survivants.

Avant l'aube, nous étions revenus chez nous. Pas un blessé.

Le soir, même tactique, exécutée par un autre peloton.

Pendant toute la journée, les Allemands s'escrimaient à tirer sur la ferme. Balles perdues. On ne répondait pas... puisqu'il n'y avait personne. Mais le soir, elle était occupée quand ils essayaient leur attaque.

La plaisanterie dura toute la semaine.

Un soir, c'était à moi à retourner à la ferme. Tranquillité jusqu'au petit jour. Au moment où, suivant les ordres reçus, j'évacuais la bicoque, je remarque une attaque de Saxons. Que faire ?

Revenir la défendre ? ce n'était point là ma consigne.

La laisser prendre ? c'était ennuyeux.

Mes hommes se repliaient vers la tranchée. J'étais hésitant. Un fait me décida :

ils étaient trop nombreux. Nous serions morts inutilement. Une compagnie allait attaquer les murs vides de la maison...

En effet, quelques minutes après, nous étions dans nos tranchées et les Allemands dans la ferme.

Sans doute, c'était le commencement d'une offensive. Je prévins le capitaine. En quelques instants, chacun fut sur pied.

Mais rien. Des ombres seulement, aux clartés indécises de l'aube, s'agitant autour de la ferme. Nous tirons sur elles. Puis soudain, une gerbe de feu.

Une gerbe de feu immense. Le grenier à foin allumé, les meules de paille embrasées, l'incendie à tous les pans de mur.

C'était formidable.

La ferme nous gênait les uns et les autres. Nous autres, nous avions trouvé pour parer à cette gêne la ruse que je vous ai racontée. Les Allemands avaient trouvé un moyen plus expéditif : ils la brûlaient.

Mais soudain, le spectacle nous glaça...

Voici que des flammes marchaient, s'agitaient, couraient, comme des feux follets, et que des hurlements éclataient, des cris de fou.

Il n'y avait pas que la ferme qui brûlait, mais des hommes brûlaient aussi, se roulaient à terre, se précipitaient vers les Allemands ou vers nous, brasiers vivants, léchés par le feu. Vingt autodafés crépitaient et couraient, sous la lumière de l'aube rouge qui se levait...

Quelques soldats saxons affolés, entre autres l'un de ces malheureux embrasés parvenu jusqu'à notre tranchée, que nous pûmes « éteindre » et qui vécut encore deux heures, — nous expliquèrent le mystère.

Nous avions supposé quelque épouvantable cruauté allemande. Ce n'était point cela. Voici l'explication : une compagnie avait été envoyée pour prendre la ferme... Une vingtaine d'hommes, munis de leurs

engins incendiaires, — une sorte de poudre condensée affectant la forme de pastilles, de macaronis, ou de petites lattes de bois — devaient allumer le feu. L'un d'eux, par maladresse, avait laissé les flammes d'une meule allumée s'emparer de ses vêtements, de son sac rempli de ces matières fusibles. En quelques secondes, il était une torche mouvante. Ses camarades, affolés, ivres pour la plupart, peu sûrs de leurs mouvements, inflammables à cause de la poudre incendiaire qu'ils portaient et des bidons de pétrole, ses camarades avaient pris feu en lui portant secours.

Et c'étaient ces brasiers de chair humaine, éperdus et hurlants, que nous venions de voir flamboyer sous la pourpre éclatante du soleil levant.

Le Prussien est inébranlable. C'est vraiment un soldat de race, — de la race des Huns et des Goths. Mais les Saxons, les Badois, les Souabes, sont moins enflammés pour la bataille. Ils se battent bien et sont de rudes adversaires — mais plus loyaux, — les Saxons surtout. Ils luttent admirablement — avec conscience — pour ne pas être pris. Mais s'ils sont prisonniers, ils sont enchantés, avec le sentiment du devoir accompli. Je ne les ai jamais vus commettre d'atrocités.

Ils laissent cela aux Prussiens et aux Bavarois. Ce sont ces derniers qui sont les pires bandits qu'il se puisse trouver. A eux est dû le saccage de la Lorraine française, les cruautés sans nombre, les actes atroces et vils, partout où ils ont passé. Ce sont les seuls adversaires pour qui je n'aie

pas de respect. Violents dans la bataille, tenaces, mais passés maîtres dans l'art des ruses viles : se cacher dans des ambulances pour tirer ou nous attirer sous leur feu, grâce au drapeau blanc.

Implacables et hautains avec les civils dans les villes dont ils sont les maîtres, humbles et lâches quand ils sont prisonniers et hypocrites fieffés. Pillards comme il n'en est pas d'autres, bas jouisseurs, ivrognes terribles, violeurs de femmes, brûleurs de villes, incendiaires, voleurs, assassins. Le peuple de Bavière nous laisse des comptes singuliers à régler avec lui. Il est dommage que l'unité allemande ne nous permette pas, demain, de le distinguer des autres peuples germaniques, quand il s'agira d'établir les clauses du traité de paix.

BUISSONCOURT

Nous sommes en patrouille. La grande route dénudée s'étend à perte de vue entre des collines détrempées. Un ciel gris et bas. Il pleut. Les flaques d'eau font miroiter la route. Tout à coup, un grand bruit derrière nous. Nous nous rangeons. Ce sont des autobus qui passent.

Une vingtaine d'autobus qui défilent... Ils sont vides... Tout frémit sur leur passage. Bons vieux autobus parisiens, Madeleine-Bastille, Clichy-Odéon. La nostalgie de Paris nous saisit. Il me semble voir les boîtes sonores passer dans la poussière d'un beau soir de juillet, tandis que le soleil incendie l'Arc de Triomphe et l'avenue du Bois, — ou ces boîtes ébranler les rues dans lesquelles la foule se presse, sous la brume parisienne, au milieu de la lumière ivre des lampes électriques et des devantures...

Quand nous recevons des journaux de Paris, nous nous précipitons sur eux pour les dévorer. Ils circulent de main en main et ne cessent d'être lus que quand ils sont déchirés, maculés, usés, oui, littéralement usés...

Et pourtant, que de fois ils offrent peu d'intérêt, que de fois nous y cherchons en vain l'attente du pays! Aucun écrivain n'élèvera-t-il la voix, une grande voix nationale, comme celle de Gambetta en 1870?...

Ah! si l'on jugeait l'attitude de la population civile aux articles des journaux, comme ce serait triste... Ici, sur la ligne du feu, nous nous battons... Là-bas, à l'intérieur, on fait une enquête pour savoir quel nom donner à l'eau de Cologne débaptisée! On polémique pour fixer la meil-

leure manière de porter notre deuil! Misérables occupations... On se plaint parce qu'il faut se coucher à 10 heures, parce que les théâtres sont fermés, parce que le pain n'est pas assez blanc, « du pain qu'on n'aime pas », dit un des plus purs écrivains de ce temps... Venez manger le nôtre, Monsieur, et le « singe » qui l'accompagne... Et l'on perd son temps ridiculement, pour prouver que Beethoven n'était pas Allemand... Étrange façon de faire la guerre à la Prusse.

Est-ce avec ces pauvres polémiques de journalistes qu'on assurera la défaite de l'Allemagne et qu'on rendra invincible l'élan de la nation?

Les Allemands occupent toujours les villages à la lisière de la forêt de Parroy, sur la rive nord du Sanon et du canal de la Marne au Rhin. C'est une menace pour nos tranchées qu'ils dominent des hauteurs bordant le canal. Leurs pièces de campagne plongent sur elles.

Ils tiennent ainsi le village d'Hénaménil. C'est leur poste le plus avancé. De plus, ils menacent de cette pointe le bourg important d'Einville que nous tenons.

Dans la nuit, nos batteries de 75 et de 90 ont arrosé Hénaménil. La compagnie saxonne qui l'occupait s'est retirée sous cette pluie de shrapnells contre laquelle elle ne peut rien. Une patrouille qui était allée juger des effets du tir arrive annoncer que le village est évacué. Les batteries se sont tues. Il est 4 heures du matin. Nuit noire.

HÉNAMÉNIL — UN COIN DU VILLAGE BOMBARDÉ (1915)

Le général a envoyé l'ordre suivant : « Deux pelotons de cavalerie partiront immédiatement pour Hénaménil. Ils occuperont le village qui vient d'être évacué et seront rendus à 6 heures. Ils tiendront contre toute attaque ennemie jusqu'à l'arrivée de l'infanterie. »

Je pars immédiatement avec cinquante hommes. A 5h 30, nous sommes à Hénaménil. Le village est dans un creux, au bord du Sanon et du canal. Il est vide. Notre arrivée effare les rares habitants, qui pensent entendre le retour des Allemands. Les chevaux sont placés dans trois écuries. Je laisse le mien avec mon ordonnance et deux hommes devant l'église, afin d'être plus rapidement en selle, s'il en est besoin.

Au sud, inutile de se garder : c'est la forêt de Parroy et les villages que nous occupons. Je laisse deux hommes à chacune des routes qui mènent au village. Au nord, il y a une barrière pour nous pro-

téger : le canal. Un seul passage : le pont; deux chars renversés, de la terre hâtivement chargée dans quelques sacs, et voilà une barricade. Là derrière, nous tiendrons longtemps. J'ai avec moi une trentaine d'hommes. Les autres gardent les chevaux ou surveillent les autres issues. Ils ont leur carabine. Je leur ai fait prendre aussi les sabres, qu'ils laissent à côté d'eux.

Un quart d'heure se passe. Sur la route qui vient de Parroy, les uniformes gris apparaissent presque invisibles dans l'aube grise.

— Laissons-les approcher.

Ils s'engagent sur la route qui mène au village, ils sont à trois cents mètres. Mais ils marchent avec prudence, en se défilant des deux côtés du chemin. Il n'y a qu'une section. Je ne distingue pas l'officier. Sans doute, suivant leurs dernières instructions, porte-t-il un sac, comme les hommes, et cache-t-il sous sa capote ses jumelles. Rien ne le distingue de la troupe.

A deux cents mètres, un coup de sifflet. Les voilà tous qui se sont démasqués, qui courent à la barricade.

— Visez chacun un homme. Visez bien... Attention... A volonté!... Feu!...

Une brusque décharge, puis un crépitement continu.

— Cessez le feu.

Une quinzaine d'hommes ont dégringolé. Les autres se sont couchés dans le fossé, derrière un arbre. Ils s'enfuient en rampant.

— Tâchez d'atteindre ces fuyards.

J'ai pris une carabine et je vise aussi ceux qui bougent. On ne nous riposte pas. Je me dis : si c'est toute leur attaque, nous n'aurons pas grand mal.

A cent mètres en avant, au milieu de la route, il y a un homme étendu. Il a sorti son mouchoir de sa poche et l'agite en criant : « A moi! »

C'est le gaillard qui était en tête. Ce doit être l'officier.

Deux hommes vont le chercher et me l'amènent. C'est un sous-lieutenant. Il me dit :

— Je suis fichu.

Effectivement, il a deux balles dans le ventre. Je lui réponds :

— Mais non, mais non...

Il reprend :

— Si, je le vois. Prenez mes papiers. Vous les enverrez à ma sœur, à Leipzig... Je suis fiancé...

Par deux hommes je le fais transporter dans la première maison du village. On l'étend sur un lit. Il est mourant. Il a encore ouvert les yeux et me remercie en souriant :

— Triste guerre, Monsieur, me dit-il...

Mais je dois le quitter. Je lui serre la main :

— A tout à l'heure.

Et je laisse près de lui un homme qui soutient sa tête d'agonisant. Il me répond :

— Tout à l'heure, je serai mort. Bonne chance, Monsieur. Ne vous faites pas tuer.

Vous allez être attaqué par un bataillon...

Il répète : « Triste guerre ! »

Le renseignement est précieux. Mais il me laisse rêveur. 7 heures du matin. Rien en vue. Puis, tout à coup, sur la route, une mouvante ligne grise. Quelques secondes plus tard, le sifflement des balles qu'on nous envoie. A présent, ils savent qu'il va falloir enlever le village. Ils prennent leur temps.

Ils sont couchés, en tirailleurs, le long du canal, et nous fusillent. Nous ne répondons pas : ce seraient des balles perdues. Ils ne nous font pas de mal, du reste. Pourtant, sur la barricade, c'est une pluie de plomb. Mais mes hommes l'ont quittée. Je les ai fait mettre à côté, derrière un talus. Il sera toujours temps de revenir si une attaque se dessine.

Les Allemands tirent toujours. On ne s'en soucie plus. Un sous-officier a ouvert une boîte de conserves et déjeune tranquillement.

La fusillade est plus vive. Un guetteur me crie : « J'en vois qui s'avancent sur la route. »

C'est vrai. Ils rampent. Mais ils ne peuvent guère avancer : ils seraient fusillés par les leurs. Les feux cessent. Alors ceux qui rampaient se lèvent, et ils courent à la barricade. Mes hommes y sont tous aussi. Mais les Allemands s'avancent en tirant. Nous sommes mal protégés par ce moyen de défense hâtivement élevé. Deux dragons sont atteints. Mais toute la section allemande qui progressait est fauchée.

Un temps d'arrêt. Puis une nouvelle section déferle. C'est terrible.

Six fois ils ont fait cela. Six fois, ils ont été arrêtés net dans leur élan. Et il n'y a pas à dire : il faut qu'ils passent par ce pont, qu'ils s'offrent à nos coups... Mais je perds du monde. Je n'ai plus qu'une vingtaine d'hommes. Est-ce que je ne finirai pas par être débordé ?

Cependant, je laisse là la barricade et

je vais voir les autres issues. Rien d'anormal. Les habitants sont terrés dans leurs caves. Le crépitement des balles a cessé; nous avons un moment d'accalmie. Un brave homme de paysan sort de sa maison et m'appelle.

— Vous pouvez monter au clocher. Vous verrez toute la campagne.

En effet, on domine tous les environs. Dans le clocher, il y a à peine la place pour la grosse cloche, les millions d'araignées que je dérange, un vieux hibou et moi. Au nord, la ligne du canal et de la rivière et tous les uniformes gris derrière les berges, immobiles. Au sud, la forêt de Parroy. Une chose m'inquiète. Avec ma jumelle, je viens de voir le long du canal, mais sur notre rive, un mouvement, une ondulation. Cela se précise. C'est une compagnie allemande.

Elle a traversé le canal au village précédent, non sans témérité, car elle était sous le feu de nos tranchées, là-bas. La

voici maintenant qui progresse. Nous allons être attaqués de ce côté également. Et une patrouille de cavaliers la précède, arrive vers nous au grand trot, s'engage dans un étroit chemin encaissé qui mène au village, où deux hommes seulement gardent le passage. Ils sont une douzaine de chevau-légers bavarois. Mes hommes vont être culbutés.

Je descends quatre à quatre le clocher. En bas de l'église, j'ai laissé mon cheval et trois dragons. Nous nous précipitons en selle et galopons vers les cavaliers allemands. Justement ils vont déboucher dans le village, après avoir tué une des vedettes. L'autre s'est enfuie.

— Chargez !

Nous nous jetons sur eux, à plein galop. Quatre contre douze. Ils ne s'attendaient pas à notre choc et allaient au trot. Le chemin est étroit et ne permet pas à plus de deux cavaliers d'être de front. J'en abats un d'un coup de revolver. Mon or-

HÉNAMÉNIL

LE CLOCHER DE L'ÉGLISE APRÈS LES PREMIERS BOMBARDEMENTS

donnance, à côté de moi, en atteint un autre à la gorge, avec son sabre.

Notre élan est irrésistible. Les chevaux des Allemands se cabrent et tournent bride. Mes trois hommes les poursuivent. L'un d'eux roule par terre. C'est son cheval seulement qui a été tué. Ils abattent encore deux cavaliers et reviennent avec leurs chevaux. Tous les autres se sont enfuis.

L'alerte est passée. Mais nous allons être abordés par l'infanterie. Je laisse les chevaux seuls à l'écurie, et tous les hommes sont aux trois barricades — cinq ou six à chacune, les autres à la principale.

Pourtant l'accalmie continue.

Soudain, je comprends pourquoi. Un obus vient de siffler en l'air. Ils veulent d'abord nous décimer avec de l'artillerie. Une seule pièce de 77, mais dont le tir est bien réglé. Heureusement, les obus éclatent trop haut. Cependant, ils inondent le village. Ils tombent à droite et à

gauche de ma barricade principale, près du pont. En même temps, une mitrailleuse tâche de nous faucher. La danse dure dix minutes. Pas un de mes dragons n'est touché.

A peine le calme est-il rétabli que la fusillade reprend de tous les côtés; chaque issue est attaquée. Nous ne manquons pas de munitions. Cette fois, ils sont décidés à ne pas laisser couper leur élan.

— Feu à volonté !

Cela dure un quart d'heure. Je cours d'une barricade à l'autre. Mes sous-officiers et mes hommes sont héroïques. Sans émoi, ils laissent approcher la vague, puis elle s'aplatit sous leur feu.

A un moment, nous sommes débordés. J'ai plusieurs blessés. Douze hommes seulement debout, à la barricade du pont, et la section nouvelle qui attaque malgré les morts est là, derrière les voitures renversées et les poutres. Que faire ? On est presque poitrine contre poitrine ! Ils peu-

vent nous atteindre avec leur large baïonnette. Nous les fusillons à bout portant. D'autres arrivent à notre rempart.

— Chargeons-les, mon lieutenant, me crie un maréchal des logis.

Je fais signe que oui.

Les hommes ont entendu.

— Nous n'avons pas de baïonnette, fait l'un avec désespoir. Et il continue à tirer.

Je hurle d'une voix de stentor.

— Au sabre... Au sabre comme moi... Vous êtes tous officiers !... Pour la charge... En avant !

Trois blessés continuent à tirer. Dix hommes derrière moi, d'un seul élan, comme des diables, se précipitent contre les Allemands. Des coups de pointe. Le sabre pare le coup de baïonnette, coupe la main, entaille la figure, entre dans l'uniforme gris.

Au sabre ! C'est vraiment une fureur française. Et c'est à pleurer de commander de tels hommes ! En cinq minutes, la

section allemande est culbutée; les survivants s'enfuient. La barricade est dégagée.

Sept hommes reviennent avec moi derrière le retranchement.

Une nouvelle accalmie. Mais c'est terrible : 8h 30. Je n'ai plus en tout qu'une vingtaine d'hommes. A quelle heure va venir l'infanterie ? Le canon a repris. Les shrapnells tombent autour de nous, comme une pluie. Nous ne pouvons nous terrer, de crainte d'une attaque.

Je dis à un sous-officier :

— Si je suis atteint, vous prendrez le commandement. Nous devons tenir jusqu'au dernier homme.

— Oui, mon lieutenant.

Les obus sifflent. Ils sont précis. Celui-ci va tomber très près... Oui, très près... Un coup brusque à la poitrine, et j'ai la sensation de m'endormir. Je dis encore : « Je suis fichu ! Tenez ferme... » et je perds connaissance.

Je me réveille vingt minutes après. J'étouffe. J'ai la gorge remplie de sang qui monte des poumons.

Mon sous-officier vient d'être tué. Je suis étendu contre le mur de la maison, où est mort ce malheureux lieutenant saxon. La fusillade crépite encore. On ne nous attaque plus que d'un côté, heureusement. Mon ordonnance pleure. En pleurant, il est monté au clocher. Dans mon angoisse nerveuse, j'ai envie de rire, je ne sais pourquoi.

— Sœur Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir, lui dis-je ?

— Rien de nouveau, mon lieutenant...

Nous nous serons fait tuer pour rien. Ces maudits fantassins n'auront pas eu le temps d'arriver.

Mon ordonnance revient de faire la tournée aux quatre retranchements. A l'un d'eux, il n'y a plus qu'un homme valide... Des blessés tirent encore.

Douze hommes intacts en tout. Un brigadier s'avance :

— Que ferons-nous, mon lieutenant ?

— Tenez bon. Les fantassins vont être là...

Ils devaient arriver à 9 heures. Il est 9h 10. Le sang m'étouffe.

Je dis avec emphase, ayant la fièvre :

— Des dragons ne se rendent pas ! Faites-vous tuer...

Il branle la tête une seconde... Puis résolument, sans éclat :

— Oui, mon lieutenant...

Et il part commander le feu à la barricade.

Une nouvelle attaque se dessine.

Mon ordonnance est monté de nouveau au clocher. Je suis haletant. Vont-ils arriver ?

La mitrailleuse crépite, et les fusils... Nous sommes perdus... Je ne me laisserai pas prendre, déjà à moitié mort, et tous mes hommes tués.

Tout à coup, un cri de joyeuse sur-

prise. C'est mon ordonnance. Je ne le vois pas, mais du haut du clocher, il hurle :

— Les voilà ! Les voilà...

Sans ordre de moi, il est en bas, il est à la barricade où il annonce :

— Tenez ferme, les voilà !

Il a pris son cheval et s'est précipité, par derrière le village, vers les arrivants pour les supplier de se hâter...

Cinq minutes s'écoulent, cinq siècles... Puis une compagnie, toute une compagnie de chasseurs — oh ! les braves petits uniformes bleus — débouche devant l'église. Un lieutenant court à la barricade avec ses hommes. Le feu reprend... Nous sommes sauvés !

Mes hommes reviennent et m'entourent — ceux qui restent : il y en a neuf !

Neuf sur cinquante !

Mon ordonnance m'amène le capitaine de chasseurs. Je ne peux me lever. Je lui dis :

— Je vous passe le commandement, mon capitaine...

Une heure après, les Allemands étaient définitivement repoussés, et l'on pouvait nous évacuer. Ils ne sont jamais revenus là, et ils sont restés au delà de leur frontière...

TABLE DES GRAVURES

	En regard des pages
Sur la route de Vitrimont	20
Mont-sur-Meurthe	28
Proclamation à la population de Lunéville	32
Vue de Gerbéviller	48
Le mont Saint-Jean, une des défenses du Grand Couronné, vu du village de Sivry	52
Réméréville, presque entièrement détruit par les Allemands	60
Vue de Rozelieures	68
Remenoville	76
Gerbéviller. — Intérieur de la chapelle du château de Lambertye	80
Nancy	96
Les ruines de Hériménil	128
La place de Rehainviller	144
Lunéville. — Rue Castara	148
Lunéville. — A gauche, la synagogue où les Allemands tuèrent M. Weill, ministre officiant, et sa fille	156
Anthelupt	176
Buissoncourt	192
Hénaménil. — Un coin du village bombardé (1915)	196
Hénaménil. — Le clocher de l'église après les premiers bombardements	204

NANCY, IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT — MARS 1917

150457
HMod.
B548v
Author Bertrand, Adrien
Title La victoire de Lorraine, 24 août - 12 septembre

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU